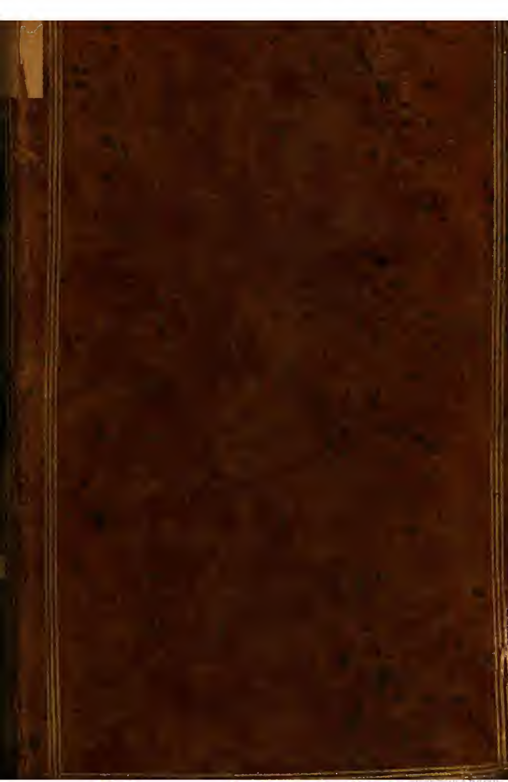



N



BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.

Cinquième Classe.

MÉLANGES.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre, soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque Volume.

La souscription pour les 24 volumes reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

On est libre de ne souscrire que pour la demi-année.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 sols pour l'année entière, ou 3 liv. 12 sols pour la demi-année, à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser à M. CUCHET, Libraire, *rue & hôtel Serpente*, *à Paris*.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
MÉLANGES.

TOME DIXIEME.



A PARIS,

RUE ET HOTEL SERPENTE.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

1788.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
POËTES DRAMATIQUES GRECS.

De l'origine de la Poésie dramatique & des premiers Poëtes qui se sont exercés dans ce genre.

Les Grecs sont les inventeurs de la Tragédie comme de l'Épopée. Les Spectacles informes des Chinois, ceux que les Espagnols trouvèrent chez les Péruviens, prouvent, il est vrai, que ces peuples ont imaginé des représentations théatrales; mais par rapport à

toutes les nations civilisées de l'Europe, tant anciennes que modernes, l'invention de l'art est due exclusivement aux Grecs. Ce sont eux qui ont déterminé le genre & la forme des poëmes tragiques. Ils ont écrit les règles & fourni les modèles. Nous n'avons encore rien de mieux que ce qu'Aristote a composé sur la Tragédie. Sophocle & Euripide n'ont pas été surpassés.

Les fêtes de Bacchus célébrées en Grèce vers le temps d'Orphée, donnèrent naissance à la Tragédie. Bacchus enseignoit à Icarius l'art de cultiver le vin; ce Prince de l'Attique rencontrant un jour un bouc qui ravageoit ses vignes, crut devoir l'immoler à son divin bienfaiteur. Des paysans s'assemblèrent autour de l'autel, & exprimè-

rent leur reconnoissance au dieu des vendanges par des chansons & des danses naïves. Ce divertissement champêtre devint un sacrifice solemnel revêtu de toute la splendeur d'une cérémonie religieuse. Dans la suite on profana cette fête, on abusa des jeux, des danses & des chansons, & les temples consacrés à la divinité qui préside aux raisins, devinrent des théâtres où régnoient à-la-fois une joie licencieuse, sacrilège, & un culte religieux. Des Poëtes furent nommés par les Magistrats pour composer des hymnes à la louange de Bacchus. Ils se disputoient l'honneur du triomphe. Devineroit-on quel en étoit le prix ? un bouc ou une outre de vin, par allusion au nom de l'hymne bachique appelée depuis long-

temps *Tragédie*, c'eſt-à-dire, *chanſon du bouc ou des vendanges.*

Les actions mémorables de Bacchus, ſes victoires, ſes voyages, ſa deſcente aux enfers, les fureurs des bacchanales, &c.; voilà ce qui inſpiroit les Poëtes : voilà ce qu'ils chantoient continuellement dans leurs hymnes, & ce qu'offrit la ſcène tragique pendant très-long temps.

La Tragédie informe & groſſière en naiſſant,
N'étoit qu'un ſimple chœur, où chacun en danſant,
Et du dieu des raiſins entonnant les louanges,
S'efforçoit d'attirer de fertiles vendanges;
Là le vin & la joie éveillant les eſprits,
Du plus habile chantre, un bouc étoit le prix.

On ſe laſſa bientôt de ces chants monotones conſacrés à Bacchus. D'ailleurs

le chœur ne pouvoit pas toujours chanter. On chercha donc à varier ce ſpectacle ; mais comment innover ſans danger ? comment haſarder le changement d'une fête reçue par le peuple, par le Magiſtrat, & conſacrée par la religion ? *Theſpis* eut la hardieſſe de le faire, & le bonheur de réuſſir.

Ce Theſpis étoit d'un bourg de l'Attique, & vivoit du temps de Solon. Pour répandre plus de variété dans le chœur, & lui donner le temps de reprendre haleine, il introduiſit un perſonnage qui ; paroiſſant de temps en temps, repréſentoit ſeul une action tragique. Les récits qu'il faiſoit ſe nommoient *épiſodes*. Ce fut la première lueur de la véritable Tragédie.

Les ſpectateurs étonnés de ce que

Thespis s'éloignoit des louanges ordinaires adressées à Bacchus, s'écrièrent unanimement : *il n'y a rien là qui regarde Bacchus*. Mais insensiblement le plaisir de la variété fit recevoir ses sujets. On les applaudit. Le récit fut partagé en plusieurs parties qui coupoient heureusement le chant, & jetoient plus d'intérêt dans le spectacle. Les chœurs ne furent plus considérés que comme des accompagnemens.

Le sage Solon ayant entendu parler des nouvelles Tragédies de Thespis, les alla voir. Après la représentation il fit venir le Poëte & lui dit : *n'as-tu pas de honte à mentir ainsi devant tant d'honnêtes gens ?* Thespis lui répondit : *il est permis de mentir pour le divertissement des autres*. L'austère législateur ne se

contenta point de cette réponse ; nous verrons, dit-il, si nos loix jugent de pareils jeux dignes de récompense & d'honneur. Il lui fit défendre de jouer ses pièces dans Athènes. Thespis parcourut l'Attique avec ses acteurs, dans des chars qui servoient de théâtre. Ils se barbouilloient de lie pour ressembler davantage à des satyres, injurioient les auditeurs par des vers piquans, & toujours, pour récompense de leurs farces grossières, ils recevoient un bouc qu'on immoloit à Bacchus.

Un bouc étoit le prix de ces grossiers acteurs,
Qui de nos jeux brillans barbares inventeurs,
Sur un char mal orné, promenoient dans l'Attique,
Leurs théâtres errans & leur scène rustique ;
Et de joie & de vin à-la-fois enivrés,

Sur des outres glissans bondissoient dans les prés.

Bacchus fut de tout temps le protecteur des Poëtes dramatiques.

Les Tragédies de Thespis étoient le *combat de Pélias*, *les Prêtres*, *les Jeunes Gens*, *Penthée*, &c. On suppose bien qu'il y avoit un peu de distance entre ces pièces & l'*Œdipe* de Sophocle.

Phrynicus, Athénien & disciple de Thespis, fit faire de nouveaux progrès à l'art tragique; comme le théâtre des anciens n'avoit point d'actrices, il donna le premier l'idée des masques de femmes, qui servoient aux hommes. Il composa neuf Tragédies dont il ne nous reste que les titres. Sa pièce sur la *prise de Milet par Darius*, fit verser des larmes aux Athéniens par les ta-

bleaux touchans & pathétiques qu'il leur offrit; mais il se repentit bientôt d'avoir exercé leur sensibilité. Il fut chassé de la scène, & condamné à une amende de mille dragmes, pour avoir rouvert une plaie si sensible à toute la nation.

Nous pourrions parler encore de *Pratinas*, poëte grec, qui dans ces temps reculés imagina les *Satyres*, espèce de farce qu'on jouoit après la Tragédie & qu'on nommoit satyre, parce que les *satyres*, divinités champêtres, y jouoient un grand rôle. Ces pièces, dit le Père Brumoi, tiennent le milieu entre la Tragédie & la Comédie.... Leur but principal étoit de remettre les esprits dans une situation plus douce, après les impressions causées par la Tra-

gédie. Le *Cyclope* d'Euripide est le seul modèle qui nous soit resté dans ce genre singulier. Pratinas composa cinquante pièces, & ne fut couronné qu'une seule fois; mais c'est assez nous entretenir de l'enfance de l'art; hâtons-nous d'arriver à l'époque où perfectionné par le génie, il a produit des chef-d'œuvres qui seront admirés dans tous les siècles. Il n'est cependant pas indifférent d'examiner par quelle route les hommes sont parvenus à des conceptions sublimes; on y trouve à-la-fois le témoignage de la grandeur & de la foiblesse de l'esprit humain; & si l'un est propre à nous inspirer de l'orgueil, l'autre nous ramène à une plus juste appréciation de nous-mêmes.

ESCHYLE.

ESCHYLE naquit à Eleuſine, bourg de l'Attique; ſon père ſe nommoit Euphorion, d'une famille ancienne & illuſtre. Il embraſſa les dogmes de Pythagore, & commença fort jeune à travailler pour le théâtre.

On raconte que dans ſon adoleſcence, étant à garder ſes vignes, il crut voir en ſonge Bacchus qui lui ordonnoit de faire des Tragédies. Cette prétendue viſion n'étoit que l'impulſion de la nature qui l'avertiſſoit de ſon talent: il obéit à cette voix ſecrète, fit une Tragédie à l'âge de vingt ans, & fut applaudi.

Ce poëte eut pour frères Aminias &

Cynégire, qui signalèrent leur valeur contre les Perses. A la bataille de Marathon où Eschyle fut blessé, ils concoururent l'un & l'autre pour les seconds honneurs avec Sophane, Aristide & Callimaque. Nous disons les seconds honneurs, car après une bataille, les Grecs formoient différentes classes de ceux qui s'étoient le plus distingués dans le combat. Miltiade eut le premier rang à Marathon, Thémistocle à Salamine.

Cynégire ne recueillit pas les palmes décernées à sa valeur. Il mourut à Marathon dans les bras de la victoire. Les ennemis, au lieu de regagner leur camp, avoient fui vers leur flotte qui étoit à l'ancre au bord de la mer. Le frère d'Eschyle s'étant pris à un vaif-

ſeau pour y entrer avec les fuyards, eut la main droite coupée, tomba dans les flots & y périt. Juſtin ajoute des traits merveilleux à ce récit. Il dit que Cynégire tenant le vaiſſeau de la main droite, elle lui fut coupée; qu'il le ſaiſit de la main gauche, & que celle-ci ayant eu le même ſort, il s'attacha au bois avec les dents, & ne quitta priſe qu'en rendant le dernier ſoupir. Ces circonſtances ne ſont point dans Hérodote, qui n'eût pas manqué d'en orner ſon hiſtoire, ſi elles euſſent été connues de ſon temps.

Au retour de la campagne de Marathon, Eſchyle reprit ſes occupations poétiques. Il mit au theâtre une Tragédie nouvelle, & pour la première fois il remporta le prix. Il étoit âgé de

quarante ans. L'année ſuivante les hoſtilités recommencèrent entre les Perſes & les Grecs. Il ſe trouva au combat naval de Salamine avec ſon frère Aminias. Cette bataille mémorable, qui ruina les affaires de Xercès & rétablit celles de la Grèce, a fourni le ſujet de la Tragédie des Perſes. Il eſt aſſez ſingulier qu'un Poëte ſoit à portée de mettre ſur la ſcène des événemens où il a eu part.

La guerre ayant continué l'année ſuivante, Eſchyle ne quitta point les armes. Il combattit à Platée ſous Ariſtide, Général des Athéniens. C'eſt la dernière bataille qui ſe donna en Europe entre les Perſes & les Grecs; & ce fut auſſi la dernière campagne d'Eſchyle. Rien ne le détourna plus de ſes

travaux pour le théâtre. Il composa successivement quatre Tragédies qui furent couronnées sous l'Archonte Ménon. C'étoient Phinée, les Perses, Glaucus & Prométhée.

Il jouissoit de l'extrême considération qu'il avoit acquise par sa valeur & par son génie. On l'accuse d'avoir trop aimé le vin. Lucien semble même insinuer qu'il étoit ivrogne. Cet Écrivain satyrique, accoutumé à voir par-tout des vices ou des ridicules, dit que Démosthène, pour échauffer son imagination, n'avoit pas besoin de s'enivrer comme Eschyle. Plutarque, plus équitable & plus sage que Lucien, écrit seulement qu'Eschyle travailloit à ses pièces en buvant quelques coups de vin. Le terme dont il se sert à ce

ſujet, eſt le même qu'il emploie quatre ou cinq phraſes plus haut, pour dire qu'il y a de la différence entre boire & s'enivrer. Il s'appuie du témoignage de Platon pour juſtifier l'amour du vin & les effets avantageux qu'il produit. Ces autorités ne ſont pas ſuſpectes. Plutarque ni Platon ne prêchent point l'ivrognerie. Il faut conclure de-là qu'Eſchyle ne buvoit point avec excès, mais que l'excellent vin ranimoit ſa verve; que c'étoit un homme de bonne compagnie qui aimoit la table comme Horace, Chapelle & l'Abbé de Chaulieu. En général les Poëtes grecs n'avoient point d'averſion pour le vin.

Ariſtote & Quintilien ont regardé Eſchyle comme le véritable inventeur de la Tragédie. Phynicus & Chærile

par Suidas, n'étoient que des
ıſonniers vagabonds, imitateurs de
ſpis. *C'eſt Eſchyle*, dit Ariſtote,
a le premier introduit deux Acteurs
la ſcène où l'on n'en voyoit qu'un
aravant. Qu'étoit-ce que des drames
l n'y avoit qu'un perſonnage ? Quin-
n s'explique plus nettement. *Eſchyle*
e premier qui ait fait des Tragédies.
'ela ſuppoſé, il eſt étonnant que le
ıteur de l'art l'ait pouſſé à un ſi haut
ré de perfection; car, quoiqu'il y ait
grands défauts dans pluſieurs de ſes
:es, il en a fait qui ne le cèdent
nt aux plus belles de Sophocle &
uripide. Quand on compteroit pour
lque choſe les vaudevilles drama-
ues en l'honneur de Bacchus, il y a
n loin de-là aux ſept chefs devant

Thèbes, aux Perses & aux Coëphores. Un Anglois, Auteur d'un très-bon ouvrage sur les Écrivains classiques, prétend qu'il y a des parties où Eschyle, quoiqu'inventeur, n'a pas été surpassé.

« Si la terreur doit être l'ame de la Tragédie, dit M. d'Arnaud, me pardonnera-t-on de regarder Eschyle comme le seul tragique en ce genre que nous puissions proposer pour modèle ? Je ne nierai pas qu'il lui manque les connoissances cultivées, la correction, l'art des Sophocle & des Euripide ; mais trouve-t-on chez ces derniers des tableaux aussi imposans que ceux qui sont sortis en foule de la main de ce père du théâtre ? Vulcain, Ministre de la vengeance divine, attachant sur un rocher l'infortuné Prométhée, & clouant

ſes fers à ce rocher; ce malheureux luttant en quelque ſorte contre Jupiter lui-même, ſe répandant en blaſphèmes contre ce tyran céleſte; englouti enfin par un tourbillon rapide dans les abîmes de la terre; l'ombre de Darius s'élevant du tombeau aux évocations d'Atoſſa, & frappant de reſpect & d'effroi une foule de vieillards proſternés: les portes d'Agamemnon s'ouvrant avec un bruit épouvantable, & laiſſant voir ſon cadavre enſanglanté; Oreſte, un bandeau ſur le front, tenant une branche d'olivier d'une main, & de l'autre, une épée teinte encore de ſang, environné de furies qui le pourſuivent avec des hurlemens; Clytemneſtre elle-même ſortant des gouffres infernaux, & appelant à haute voix les divinités venge-

gereſſes : quels ſpectacles ! qu'on joigne à cette richeſſe de tableaux, des vers ſublimes d'un rhythme pittoreſque & analogue au ſujet ; qu'on y ajoute le choc, la flamme des paſſions, la nobleſſe & la variété des caractères ; ne conviendra-t-on pas que voilà la Tragédie ſur ſon trône, dans ſon plus haut point de ſplendeur & d'énergie ? »

Nul Auteur, au jugement de Saint Bazile, n'a peint ſi pathétiquement les déſaſtres & les malheurs. C'eſt de tous les poëtes le plus métaphorique ; mais les figures qu'il emploie ſont quelquefois ſi forcées, ſi confuſes, qu'il en devient obſcur, & bien ſouvent inintelligible. C'eſt pour cette raiſon que les Athéniens permirent aux Poëtes des ſiecles ſuivans, de corriger ſes Tra-

gédies, ce qui valut à plusieurs d'entre eux l'honneur d'être couronnés. C'étoient autant de triomphes pour Eschyle.

L'humeur martiale éclate singulièrement dans plusieurs de ses pièces, entr'autres dans les sept chefs devant Thèbes, qu'on appeloit l'*accouchement de Mars*. La Tragédie des Perses porte ce même caractère guerrier. Pour composer des Tragédies de cette espèce, il falloit avoir vu des marches, des camps, des siéges, des batailles, des déroutes; avoir soi-même combattu, & n'avoir pas jeté son bouclier en fuyant, comme fit Horace.

Eschyle possédoit tous les talens qu'on peut desirer dans un Auteur dramatique. Outre l'élévation du génie,

la beauté des vers, un enthousiasme qui tient de la fureur, il avoit encore l'esprit fertile en inventions dans tout ce qui concerne la partie mécanique du spectacle, les décorations, les machines, les habits & les ballets. Il forma Agatharque, cet habile décorateur, qui écrivit un traité sur l'architecture scénique. Il imagina pour ses acteurs ces robes traînantes & majestueuses que les prêtres & les ministres des autels adoptèrent ensuite dans les cérémonies de religion. Par ses soins, le théâtre embelli de riches peintures, représenta tous les points de vue possibles, & les objets les plus intéressans. On y vit des temples, des sépulcres, des armées de terre, des débarquemens de flottes, des chars volans, des apparitions, des spectres.

Il enſeigna au chœur des danſes figurées & des mouvemens animés, dont l'expreſſion muette ſecondoit admirablement l'action théatrale, & donnoit de nouveaux reſſorts à la terreur & à la pitié. A la première repréſentation des Euménides, des femmes avortèrent, des enfans moururent. L'habillement horrible de ces divinités infernales contribua beaucoup à produire ces effets. Elles parurent pour la première fois avec des ſerpens entrelacés dans leurs cheveux. Cette coëffure hideuſe leur a été conſervée ſur nos théâtres.

On a cru que cette Tragédie avoit été cauſe de l'accuſation capitale intentée contre Eſchyle devant l'Aréopage. Quelques hiſtoriens ont écrit qu'on l'avoit déféré à ce tribunal pour

avoir suivi dans ses Tragédies la théogonie des Egyptiens, plutôt que celle des Grecs. Les Athéniens traitoient d'impies ceux qui blâmoient leur croyance & leurs superstitions. C'étoit le crime de Socrate. La condamnation de ce philosophe mis par Saint Justin au rang des chrétiens (1), fut un jugement de l'inquisition payenne.

Saint Clément d'Alexandrie assure

(1) Ce passage est très-remarquable. Saint Justin établit qu'on est chrétien par les actions, par la vie qu'on mène, par l'usage qu'on fait de la raison divine dont tous les hommes sont participans. *Tels ont été*, dit-il, *parmi les Grecs, Socrate, Heraclite & leurs semblables.* Apologie, première édition de Paris, page 83, édition de Londres, page 69.

qu'Eschyle

qu'Eſchyle fut accuſé devant les Aréopagites d'avoir expoſé ſur la ſcène les myſtères de la religion, mais qu'il fut abſous, parce qu'on reconnut dans l'inſtruction du procès qu'il n'étoit point initié, & qu'il avoit parlé des myſtères ſans les connoître. Ariſtote rapporte auſſi ce même fait.

Il avoit commis cette indiſcrétion dans pluſieurs Tragédies, entr'autres dans les Sagittaires, les Prêtres, Siſyphe, Iphigénie, Œdipe. Un jour le peuple voulut l'aſſommer en plein théâtre. Il ſe réfugia à l'autel de Bacchus. Les Magiſtrats de l'Aréopage ſe ſaiſirent de ſa perſonne, déclarant que c'étoit à eux ſeuls de prononcer ſur ſon ſort. Ils le jugèrent dans les formes, & le renvoyèrent abſous, en conſidération de

ſes ſervices militaires, & des bleſſures qu'il avoit reçues à la journée de Marathon.

Selon d'autres, Eſchyle fut ſauvé des rigueurs de la Juſtice par ſon frère Aminias, qui avoit perdu une main au combat de Salamine. Le poëte venoit d'être condamné; on le menoit au lieu du ſupplice. Aminias accourt, jette le manteau qui l'enveloppoit, & ſans proférer un mot, découvre au peuple ſon bras mutilé. Ce geſte ſeul obtint la grace de ſon frère. Jamais plaidoyer ne fut ſi court ni ſi éloquent.

Eſchyle délivré de ce péril continua de travailler pour le théâtre. L'Écrivain anonyme grec de ſa vie, lui donne ſoixante-dix Tragédies & cinq drames ſatyriques. Suidas veut qu'il ait com-

posé quatre-vingt-dix pièces. Le catalogue de leurs titres, recueilli dans la bibliothèque de Fabricius, lui en attribue un bien plus grand nombre. Il ne nous en reste que sept. Toutes ne furent pas représentées de son vivant. Après sa mort, son fils Euphorion en fit jouer quatre qui remportèrent le prix.

Plutarque nous a conservé l'argument d'une de ces Tragédies perdues, intitulée la *Psychostasie*. L'idée en étoit prise d'Homère. Eschyle y introduisoit Thétis & l'Aurore, dont l'une vouloit faire pencher pour Achille la balance de Jupiter, & l'autre souhaitoit qu'elle penchât pour Memnon. Eschyle avoit puisé bien d'autres sujets dans l'Iliade & dans l'Odyssée. Loin de le dissimuler,

il s'en faisoit honneur. *Mes Tragédies*, disoit-il en plaisantant, *ne sont que des reliefs des festins d'Homère.*

Il essuya néanmoins des dégoûts dans la carrière poétique. Ses pièces ne réussissoient pas toujours. Il étoit vaincu par des adversaires qu'il avoit formés, & qui ne le valoient pas. Enfin Sophocle parut. Le sceptre du théâtre lui étoit réservé, & c'est assurément le premier des poëtes tragiques.

Son début fut de combattre Eschyle. Il se joignit à cet événement littéraire des circonstances mémorables dont l'histoire nous a transmis le souvenir.

Les ossemens de Thésée ayant été portés à Athènes par Cimon, ce fut pour le peuple de cette ville un sujet de fêtes & de jeux. Pour donner plus de

célébrité à ces réjouissances, on établit une dispute de poëtes tragiques. Eschyle & Sophocle présentèrent chacun des pièces qui furent jouées avec beaucoup de pompe & de soin. Les acteurs se surpassèrent. Avant la représentation, l'Archonte s'étant apperçu qu'il y avoit de la brigue & des cabales parmi les spectateurs, craignoit de confier la décision à des Juges tirés au sort. Dans ce moment Cimon arriva sur le théâtre avec tous les généraux d'armée. Ils étoient dix, un de chaque tribu; ils y venoient faire des libations selon l'usage accoutumé. L'Archonte les retint, voulut qu'ils décidassent entre les deux émules, & leur fit faire le serment ordinaire en pareil cas. Ces guerriers s'assirent, écoutèrent attentivement les

Tragédies des deux Auteurs, & en discutèrent ensemble les beautés & les défauts. Quels rivaux & quels Juges ! On croit voir les Turenne & les Condé prononcer entre Corneille & Racine. Le jeune Sophocle eut le prix.

Le vieux Eschyle crut, comme de raison, que le jugement étoit injuste. C'est une consolation de l'amour-propre, qu'on ne doit pas chicaner ; mais il quitta sa Patrie, & joignit ainsi la sottise à la foiblesse. Il se retira en Sicile chez Hiéron, roi de Syracuse, dont la Cour étoit l'asyle de tous les beaux esprits mécontens.

Il y trouva Simonide, Pindare, Épicharme. Hiéron avoit rétabli depuis peu l'ancienne ville d'Ethna ou de Catane : ce prince en avoit fait l'apanage

de ſon fils Dinomène. Il y eut à cette occaſion des cérémonies religieuſes & des ſpectacles publics, tant pour la conſécration de la ville, que pour l'inſtallation du nouveau prince. Pindare la célébra dans une de ſes odes qui eſt la première des Pythiques. Les louanges que ce poëte donnoit à ſes protecteurs étoient ordinairement accompagnées de vérités utiles & de conſeils. Il recommande aux habitans de Catane la fidélité pour leurs Maîtres ; à ceux-ci la conſervation des priviléges & de la liberté de leurs ſujets.

Eſchyle ſe ſignala comme Pindare envers la ville d'Ethna ; elle fit le ſujet d'un de ſes poëmes. On en lit le titre dans le catalogue de ſes ouvrages. Hiéron méritoit à bien des égards ces

différens tributs de reconnoiſſance. Tout dur qu'il étoit naturellement, le commerce des gens de lettres lui avoit inſpiré des ſentimens de modération & d'humanité. Il aimoit la philoſophie & les vers.

La Sicile devoit être alors le plus agréable ſéjour de la terre. Des campagnes riantes, des champs fertiles & cultivés, Syracuſe, la plus belle ville de l'univers; d'autres villes remarquables par leurs richeſſes & par leur ſituation; un roi protecteur des ſciences & des arts; l'élite des philoſophes & des poëtes qui s'aſſembloient ſouvent dans ſon palais. Il n'eſt pas ſurprenant que tant d'agrémens réunis attiraſſent de toutes parts les étrangers & les talens.

Hiéron pourvut libéralement aux besoins d'Eschyle. Il lui assigna des domaines sur les bords du Géla, près de la ville qui portoit le même nom. C'est peut-être dans sa retraite que ce poëte composa les élégies dont parlent Théophraste & Suidas. Il travailloit en se promenant, & s'arrêtoit pour écrire. Une mort aussi singulière qu'inopinée le surprit dans cet exercice. Un jour qu'il étoit assis au soleil & qu'il écrivoit sur ses tablettes, un aigle laissa tomber sur sa tête une grosse tortue. Quelque diseur de bonne aventure ou tireur d'horoscope lui avoit prédit qu'il mourroit de la chûte d'une maison.

Au reste, cet accident ne fut pas fortuit, s'il en faut croire Pline. Ce naturaliste universel, dont les observations

ont aujourd'hui plus d'autorité qu'elles n'en avoient autrefois, prétend que les *aigles sont instruits par leur instinct à jeter de bien haut les tortues pour en briser les écailles, ce qui causa la mort au poëte Eschyle.* Il étoit chauve; un aigle prit sa tête blanche & rasée pour la pointe d'un roc.

Peu de temps avant sa mort, il avoit composé lui-même sa propre épitaphe, qu'on a faussement attribuée aux citoyens de Géla. Il ne daigne pas y faire mention de ses Tragédies. C'est un quatrain où règne la simplicité grecque & la fierté d'un soldat. En voici la traduction littérale.

Cy gît Eschyle, fils d'Euphorion. Né dans l'Attique, il est mort dans les campagnes fécondes de Géla. Le bois

de Marathon & les Perses rendront témoignage de sa valeur.

Les Siciliens lui élevèrent un tombeau dont il ne reste plus de vestiges, quoique celui d'Épicharme son contemporain se voie encore à Syracuse.

Les Athéniens rendirent de grands honneurs à sa mémoire. Ils la célébroient pendant les fêtes de Bacchus. Un décret public, & c'est le seul poëte qui ait eu cette distinction, ordonna que ses poëmes seroient remis sur la scène. On l'appela le père de la Tragédie. Les auteurs tragiques l'alloient invoquer sur son tombeau. Ces enthousiastes déclamoient leurs pièces autour de ce monument. Ils les consacroient à Eschyle. C'étoit alors leur

maître ; ils se seroient crus ses rivaux, s'il eût été encore en vie. Il avoit soixante ans quand il mourut.

TRAGÉDIES

TRAGÉDIES D'ESCHYLE.

De quatre-vingt-dix Tragédies que ce Poëte avoit composées, nous avons déja dit qu'il ne nous en restoit plus que sept.

I.

Prométhée enchaîné.

Le sujet de cette Tragédie est un dieu cloué sur le Mont Caucase. Rien n'est plus bizarre que les personnages. On y voit la *force* & la *violence* qui, à coups de marteau, clouent Prométhée sur un rocher. L'*Océan* monté sur un griffon vient visiter ce malheureux. Rien n'est plus monstrueux, rien n'est plus dégagé d'incidens & d'action que cette pièce. Le personnage d'*Io* est pathé-

tique, celui de Prométhée est remarquable par sa constance & par son inflexibilité. On reconnoît dans cette pièce, dit le Père Brumoi, la rudesse antique de la Tragédie naissante, avec beaucoup d'élévation & de grandeur.

Dans le second acte, l'Océan, oncle de Prométhée, vient le consoler ; il lui offre ses secours, & lui dit qu'il va calmer la colère de Jupiter. Prométhée lui répond :

« Je loue ta générosité ; je ne l'ou-
» blierai jamais : ton affection pour
» tes amis est inépuisable ; mais inutile
» à mon égard. Tu t'exposerois en
» vain. Demeure tranquille : quelque
» déplorable que soit mon sort, je ne
» veux pas que d'autres le partagent
» avec moi. »

L'OCÉAN.

« Non, Prométhée ; l'infortune de
» mes proches m'afflige vivement. Je
» ſuis percé de douleur en voyant
» Athlas, mon malheureux frère,
» courbé vers les portes du couchant
» ſous le poids énorme de la terre & du
» ciel. Je ne ſuis guères moins touché
» des revers de Typhon, cet enfant
» prodigieux de la terre, ce géant à
» cent bras, qu'on a eu tant de peine
» à vaincre, & qui a réſiſté à tous les
» dieux. Sa bouche horrible ſouffloit
» le carnage ; des éclairs effrayans ſor-
» toient de ſes yeux. Tout annonçoit
» en lui l'implacable ennemi de Jupiter.
» Mais un trait brûlant parti de la
» main de ce dieu, arrêta ſon audace

» & ses efforts. Le feu pénétra jusques » dans ses entrailles & les dévora. Au» jourd'hui sans force & sans honneur, » son vaste corps noirci par les flammes » est étendu près de la mer sous les » racines du Mont Ethna; Vulcain assis » au sommet, y frappe avec bruit des » masses de fer ardentes. De-là s'élan» ceront un jour ces fleuves embrâsés, » dont le débordement engloutira les » champs spacieux de la féconde Sicile. » Tels seront les efforts de la rage de » Typhon; quoique la foudre de Ju» piter l'ait presque réduit en cendres, » il lui restera assez de force pour » vomir au loin d'épais tourbillons de » fumée avec un déluge de feux. »

Dans le cinquième acte, Mercure vient de la part de Jupiter pour fléchir

le cœur de Prométhée. Cette ſcène eſt très-belle. Prométhée y eſt peint avec des couleurs fortes & touchantes.

MERCURE.

C'eſt ton inflexibilité qui t'a perdu.

PROMÉTHÉE.

Apprends, vil flatteur, que je ne changerois pas ma misère pour ton eſclavage. J'aime mieux encore être lié à ce rocher, que d'être le miniſtre & le confident de ton père.

MERCURE.

Tu prends plaiſir ſans doute aux maux que tu ſouffres.

PROMÉTHÉE.

J'y prends plaiſir! ah! barbare,

puiſſent mes ennemis, & toi le premier, goûter de ſemblables plaiſirs !

MERCURE.

Eh quoi ! prétends-tu me reprocher tes malheurs ?

PROMÉTHÉE.

Oui, je déteſte tous les dieux. Je les ai comblés de biens ; les cruels m'accablent de maux.

MERCURE.

Ta douleur te fait perdre la raiſon.

PROMÉTHÉE.

Je l'ai perdue en effet, ſi c'eſt la perdre que de haïr ſes ennemis.

MERCURE.

Tu ſerois inſupportable dans la proſpérité.

PROMÉTHÉE.

Hélas!

MERCURE.

Jupiter ne connoît point ce cri.

PROMÉTHÉE.

Le temps, ce maître univerſel, le lui ſera connoître.

MERCURE.

Mais le temps ne t'a point appris à être raiſonnable.

PROMÉTHÉE.

Tu dis vrai : car ſi je l'étois, je ne parlerois pas à un eſclave comme toi.

MERCURE.

Imprudent! tes malheurs ne ſauroient-ils te corriger ?

Prométhée.

Tu m'es importun comme le bruit des flots. Ne te mets point dans l'eſprit que je puiſſe jamais craindre Jupiter, ni m'abaiſſer à des démarches humiliantes, à des ſupplications de femme, pour obtenir de lui ma liberté ; tu me connoîtrois bien mal.

Mercure lui dépeint les tourmens qu'il éprouvera, s'il réſiſte à la voix ſouveraine de Jupiter. Le chœur l'engage à écouter les conſeils de Mercure. Prométhée eſt inflexible.

Prométhée.

Qu'un ennemi ſoit tourmenté par ſon ennemi, c'eſt le droit de la haine. Que Jupiter épuiſe ſur moi tous ſes car-

reaux ; que d'effroyables tourmens, de furieux tourbillons de vent ſecouent à l'envi le ciel, & remuent la terre juſques dans ſes fondemens, ſoulèvent les mers irritées, interrompent le cours des aſtres, & m'engloutiſſent dans le dernier gouffre des enfers. Le tyran qui me perſécute peut m'accabler de tourmens, mais il ne peut me donner la mort.

MERCURE.

Vœux & diſcours de furieux ! quel emportement ! quel délire ! & que ne feroit-il pas ſi la fortune le favoriſoit ! Mais vous, Nymphes, que ſon malheureux ſort attendrit, retirez-vous promptement. Cherchez un abri contre l'affreux orage qui va gronder.

LE CHŒUR.

Donnez-moi des conseils dont je puisse faire usage. Voulez-vous que je me déshonore ? non. Je souffrirai tout avec Prométhée, plutôt que de l'abandonner. Je déteste la trahison. C'est le plus méprisable & le plus odieux de tous les vices.

MERCURE.

N'oubliez pas au moins ce que je vous annonce en ce moment. S'il vous arrive quelque malheur, ne l'imputez point au sort, & ne dites pas que Jupiter vous ait frappé de coups imprévus.

PROMÉTHÉE.

La menace n'est point vaine. La terre tremble, la foudre éclate, le ciel se

remplit de feux, des nuages de poussière s'élèvent dans l'air, tous les vents déchaînés se livrent de bruyans combats; les cieux & les mers se confondent. Cette épouvantable tempête est excitée contre moi O ma mère! ô déesse auguste! ô voûtes célestes qui éclairez l'univers! voyez les tourmens injustes qu'on me fait souffrir.

I I.

Les Sept Chefs devant Thèbes.

On disoit que le dieu Mars avoit dicté cette pièce à Eschyle. Elle est remplie de morceaux admirables, de mouvemens guerriers, d'intérêt, de chaleur & de nerf. C'est une des Tragédies où Eschyle déploie le plus de génie, de grandeur d'ame, de sublimité, & celle qui offre le plus de morceaux dignes du Cothurne.

Dans le premier acte, un courrier venant annoncer à Étéocle la nouvelle de l'arrivée des Sept Chefs qui avoient tous impitoyablement juré, pour ainsi dire, leur propre mort, s'explique ainsi :

Sous un bouclier noir, sept chefs impitoyables

Epouvantent les dieux de fermens effroyables,
Près d'un taureau mourant qu'ils viennent d'égorger:
Tous la main dans le ſang jurent de ſe venger.
Ils en jurent la peur, le dieu Mars & Bellone.

La ſcène du troiſième acte eſt très-belle. On y trouve des détails pleins de génie & d'imagination, & un portrait achevé d'un ſage devin nommé *Amphiaraüs*. Rien n'égale peut-être dans le genre lyrique, le ſuperbe chœur du ſecond acte.

LE CHŒUR.

Nos terreurs ne peuvent s'aſſoupir.
Tout les réveille, tout les augmente.
Un peuple d'ennemis nous environne.
Quel ſpectacle effrayant pour nous!
Ainſi la triſte colombe craint pour ſes

petits le dragon qui siffle autour d'elle. Voyez-les qui s'avancent en ordre de combat vers nos retranchemens. Qu'allons nous devenir ? quel nuage affreux de pierres & de traits ! O dieux ! ne différez point, secourez la ville & l'armée de Cadmus.

Quelle contrée irez-vous habiter, préférable à celle-ci, quand vous aurez abandonné aux Argiens nos sillons fertiles & les sources de Dircé, ces eaux si célèbres & les plus pures que donnent aux mortels Neptune & les enfans de Thétis ? Envoyez à ceux qui nous assiègent l'effroi, la fuite & la mort. Affermissez le courage de nos citoyens ! que nos vœux mêlés de larmes vous retiennent parmi nous !

Quoi ! la fameuse Thèbes, quoi !

cette ville antique, réduite en ſervitude par le tyran d'Argos, ne ſeroit plus qu'un monceau de cendres! quelle horreur de voir des femmes & des filles Thébaines chargées de fer, les cheveux épars, les habits déchirés, traînées en eſclavage comme de vils troupeaux! O ville déſerte, tu pouſſes des cris lugubres, tu pleûres tes habitans captifs!

Qu'il eſt affreux pour de jeunes filles deſtinées aux chaſtes plaiſirs de l'hymen, d'être la proie d'un vainqueur inſolent, & de quitter leurs maiſons pour le ſuivre en des terres étrangères! Heureux ceux que la mort a déja frappés! ah! qu'une ville priſe d'aſſaut éprouve de rigueurs! la violence, le meurtre & le feu la déſolent: des tourbillons de fumée la couvrent; le ſoldat altéré de

carnage souille ses mains de sacrilege & de sang.

Ce ne sont par-tout qu'horribles rugissemens, que bruit de chaînes & de fers. Les hommes sont massacrés, les enfans égorgés sur les mamelles qui les allaitent, meurent en poussant de foibles cris. Des soldats Grecs ravagent avec furie une ville grecque. Ceux-ci sont chargés de dépouilles, ceux-là courent au pillage. Tous veulent avoir part au butin. Que de crimes commis, & qui peut les concevoir?

La terre est jonchée de grains & de fruits de toute espèce. Dispersés au hasard ou entassés confusément, ils sont foulés aux pieds, dissipés comme des tas mouvans de poussière. Des filles nourries dans l'abondance & dans le

bonheur, ſont condamnées aux plus vils travaux. Un maître arrogant les appelle dans ſa couche, & leur unique ſoulagement eſt de ſervir à ſes voluptés.

III.

Les Perses.

CETTE pièce eſt parfaite. L'intrigue, le dénouement, les mœurs, les ſentimens, la diction, tout eſt le fruit d'un très-beau génie. Le caractère d'*Atoſſa* eſt touchant & bien développé; l'évocation de l'ombre de Darius fait un grand effet.

Le ſujet de la pièce eſt l'expédition de Xercès contre les Grecs, & principalement contre les Athéniens. Le poëte & la plupart des ſpectateurs s'étoient trouvés aux combats de Salamine & de Platée. C'eſt un ſoldat qui met ſur la ſcène une action dont il a été témoin. On croit voir ſur-tout la bataille de

Salamine, tant il y a d'exactitude & de feu dans la description de l'auteur.

Le cinquième acte est pathétique & sublime. Xercès arrive les habits déchirés, sans trésor, sans armes, & ne rapportant de son expédition qu'un carquois vide de flèches. Sa douleur n'est pas celle d'un furieux. Ce sont des regrets d'un Prince magnanime qui gémit de sa défaite, qui s'impute à lui-même le malheur de ses sujets, & rend justice à la valeur de ses ennemis. Enfin ce dénouement est conduit avec tant d'art & tant d'intérêt, que les spectateurs, en s'applaudissant de la ruine de Xercès, ont dû le plaindre, & que la présence de ce roi sur la scène étoit en même temps pour les Grecs un sujet de triomphe & un objet de pitié.

I V.

Agamemnon.

LA mort d'Agamemnon égorgé par fon époufe Clytemneftre, au retour de la prife de Troye, a fourni le fujet de cette Tragédie : le quatrième & le cinquième actes font de la plus grande beauté. Efchyle emploie les plus fortes couleurs dans les caractères de Clytemneftre & de Caffandre, & on ne peut rien voir de plus parfait que l'infpiration de la prêtreffe d'Apollon.

CASSANDRE.

... Je ne puis plus cacher mon fecret ; il m'échappe : il va paroître au grand jour. Je vous attefte ici, vous tous qui avez été témoins de tant d'hor-

ribles événemens. Les furies n'abandonnent point ces lieux. Comus n'y paroît qu'avec elles, & s'y enivre de sang humain. Les déesses de l'enfer sont aux portes; elles chantent des hymnes funèbres. Leur bouche a vomi son venin sur le frère criminel qui a souillé le lit de son frère. Est-ce erreur, est-ce vérité? suis je assez informée des antiques forfaits de cette maison? . . .

. . . Mais un nouveau trouble me saisit. J'apperçois d'autres horreurs. Voyez-vous à la porte de ce palais ces enfans semblables à des fantômes nocturnes? ceux qui devoient les chérir les ont massacrés. Ils portent dans leurs mains leurs entrailles & leurs propres chairs, mets effroyables dont leur pere s'est nourri. Pour venger ce crime, un

monſtre lâche, un monſtre domeſtique a conjuré la mort de mon maître; car le ſort m'en a donné un, & Caſſandre eſt dans les fers. Ce conquérant d'Ilion ne ſait pas le ſort qu'on lui prépare ſous un air reſpectueux & doux. Que cette femme eſt audacieuſe! elle oſe poignarder un homme! ... quel nom lui donnerai-je? ô ferment perfide, ô furieuſe Sylla! ô mère de l'enfer, que de haines tu répands dans ta famille! barbare! elle triomphe comme à la vue d'un ennemi qui fuit; & l'on diroit que ſa joie n'a d'autre objet que le retour de ſon époux! vous ne m'en croirez pas: qu'importe? ma prédiction s'accomplira; vous la juſtifierez bientôt par vos larmes... vous verrez la mort d'Agamemnon ... vous faites des vœux, les aſſaſſins frappent!

O dieux! quels accès m'embrâſent! Apollon! ô Apollon! ah! trop malheureuſe Caſſandre! la lionne unie avec un loup pendant l'abſence d'un lion généreux, m'immolera moi-même à mon tour; elle cherche un prétexte à ſes fureurs. Je ſerai ſacrifiée comme rivale, & ſon époux comme infidèle. Mais que ferai-je encore de ces ſceptres, de ces couronnes, ſymboles inutiles de mon art? Je dois m'en dépouiller avant ma mort. Loin de moi, funeſtes attributs! allez porter à d'autres le malheur qui me ſuivoit. Ma robe de propheteſſe m'eſt arrachée par Apollon lui-même; & de quoi me ſerviroit-elle, ô dieu qui m'en avois revêtue! tu ſais, tu as vu cent fois de tes yeux que je n'en étois pas moins expoſée à l'injuſte

dérision des Phrygiens & des Grecs. Les noms les plus injurieux m'étoient prodigués. Au lieu d'être immolée sur un autel comme mon père, un tronc destiné à de vils usages sera rougi de mon sang. Mais les dieux ne laisseront pas ma mort impunie. Le vengeur qu'ils me susciteront le sera de son père. Sa mère tombera sous ses coups. Proscrit, errant, il reviendra dans ces lieux d'où il a été banni. La voix du sang ne le désarmera pas; il frappera sans pitié les impitoyables assassins de son père: pourquoi donc gémir sur mon destin? j'ai vu tomber Ilion. Je vois périr ses vainqueurs; rien ne m'arrête, je saurai mourir. La seule grace que je demande aux divinités des enfers, c'est de m'épargner les horreurs d'une mort lente.

Qu'un

Qu'un ſeul coup finiſſe mes jours!...

(*Caſſandre s'avance vers la porte du Palais.*)

Malheureux père! enfans dignes d'un meilleur ſort! (*Elle revient.*)

LE CHŒUR.

Qu'eſt-ce donc? quel effroi vous ramène?

CASSANDRE.

Ah! dieux! ah! dieux!... ce palais reſpire le carnage.

LE CHŒUR.

Eſt-ce l'odeur des ſacrifices?

CASSANDRE.

C'eſt la vapeur des tombeaux.

LE CHŒUR.

Quel abominable encens!

CASSANDRE.

Je vais mourir en déplorant mon ſort & celui d'Agamemnon. J'ai aſſez vécu; adieu, citoyens d'Argos. Je ne crains point le piége qu'on m'a préparé. Mais au moins ſouvenez-vous de moi quand vous verrez ma mort vengée par le trépas d'une adultère, & le ſang de ſon époux expié par le ſang de l'aſſaſſin. Souvenez-vous de mes adieux. Voilà les préſens d'hoſpitalité que je vous fais en mourant... Je ne dis plus qu'un mot. J'atteſte le ſoleil, & juſqu'au dernier moment où je verrai ſa clarté, je conjure ce dieu, je conjure

les ennemis de mes meurtriers, de punir ſur ces lâches aſſaſſins la mort d'une femme opprimée & d'une eſclave ſans défenſe. Néant des choſes humaines! qu'eſt-ce que le bonheur? queſt-ce que l'adverſité? une ombre qui diſparoît, une image qui s'efface en un moment; la proſpérité des hommes me fait encore plus de pitié que leur malheur.

Cette ſuperbe inſpiration de Caſſandre a été imitée par M. *de Châteaubrun* dans ſa Tragédie des Troyennes. On ne ſera peut être pas fâché de trouver ici ces deux morceaux rapprochés.

CASSANDRE.

L'indomptable deſtin à mes yeux ſe déploie;
Voici l'heureux moment où m'inſpire Apollon.
Mes yeux vont décider du ſort d'Agamemnon;

Je vais venger les fers & les pleurs de ma mère.

HÉCUBE.

Dévoïlez à nos yeux cet étonnant myſtère.

CASSANDRE.

Il veut que dans Argos je couronne ſa foi . . .

HÉCUBE.

Quel amant ! quel époux !

CASSANDRE.

Ah! calmez votre effroi !
Sous l'appareil brillant de mes noces perfides,
Je vais enſevelir la maiſon des Atrides.
Hélène a fait de Troye un abîme de maux ;
De carnage & de ſang je vais remplir Argos :
Et l'amour, au ſortir des ruines de Troye,
Me ſuit pour s'aſſurer une nouvelle proie.
Au bruit de mon hymen, la honte & la fureur
Vont ſaiſir Clytemneſtre & déchirer ſon cœur.
A ſes cris menaçans, vole, jalouſe rage,
Et conduis ſur tes pas les larmes, le carnage,

Le fer, la soif du sang, les rapides transports,
Dans son ame orgueilleuse étouffe les remords....
Pour qui sont ces réseaux que sa rage prépare?..
Et d'où vient qu'elle aiguise une hache barbare?...
La voyez-vous porter d'inévitables coups?...
Entendez-vous les cris que jette sôn époux?..
Voyez-vous dans son sang se rouler la victime?...
C'en est fait: Clytemnestre a consommé son crime.
Ton sort, Idoménée, est encor plus affreux;
Hâte-toi d'accomplir tes sacriléges vœux...
Et toi, Pyrrhus, aussi, fier de tant d'homicides,
Tu péris sans honneur par des mains parricides.
Aux malheurs des Troyens ton bras eut trop de part;
Quoi! c'est l'amour encor qui guide le poignard!

Tu vas brûler d'un feu qu'Andromaque déteste ;
Cours recevoir le prix de ta flamme funeste.
Oreste va punir tes crimes par les siens,
Et les Grecs que tu sers vont venger les Troyens.

Sc. IV. act. II.

Il y a dans le troisième acte d'Agamemnon la description d'une tempête qu'on admire universellement.

« Puis-je vous attrister par le récit » d'une tempête effrayante ? L'onde & » le feu s'étoient unis contre nous ; une » nuit épaisse redoubloit l'horreur du » danger. Les vents de Thrace pous- » soient impétueusement nos vaisseaux » l'un contre l'autre. Brisés, renversés » par ce choc, plusieurs ont péri. » Quand le soleil a reparu, nous avons » vu les flots couverts des débris de nos

» navires & des cadavres des Grecs. Un
» dieu, car ce ne pouvoit être un
» homme, un dieu a ſauvé le vaiſſeau
» que nous montions : il a pris en main
» le gouvernail. La fortune étoit ſans
» doute aſſiſe au milieu de nous, ſoit
» pour nous faciliter l'entrée du port
» malgré l'agitation des mers, ſoit
» pour nous garantir des écueils. Mais
» nous n'en étions pas plus tranquilles,
» quoique le péril fût paſſé. Nous pour-
» ſuivions notre courſe à la faveur d'un
» jour ſerein, en déplorant le ſort de
» nos malheureux compagnons, &c. »

Ce morceau rappelle les beaux vers d'un de nos plus grands poëtes, l'Eſchyle des François : Idoménée, dans la Tragédie de ce nom par Crébillon, fait également le récit d'une tempête; mais

quelle énergie & quelle vigueur d'expreſſion !

La Crète paroiſſoit, tout flattoit mon envie;
Je diſtinguois déja le port de Cydonie.
Mais le ciel ne m'offroit ces objets raviſſans,
Que pour rendre toujours mes deſirs plus preſſans.
Une effroyable nuit ſur les eaux répandue,
Déroba tout à-coup ces objets à ma vue.
La mort ſeule y parut . . . le vaſte ſein des mers
Nous entr'ouvrit c nt fois la route des enfers ;
Par des vents oppoſés les vagues ramaſſées,
De l'abîme profond juſques au ciel pouſſées,
Dans les airs embrâſés agitoient mes vaiſſeaux,
Auſſi près d'y périr, qu'à fondre ſous les eaux.
D'un déluge de feux l'onde comme allumée,
Sembloit rouler ſur nous une mer enflammée ;
Et Neptune en courroux à tant de malheureux,
N'offroit pour tout ſalut que des rochers affreux.

V.

Les Coéphores.

« LES Tragédies d'Agamemnon, des Coéphores & des Euménides, dit M. le Franc, raſſemblent au plus haut degré tout ce que la Muſe tragique peut avoir d'effrayant & de lugubre. Les crimes, la vengeance, les remords ne ſont peints nulle part avec des couleurs plus terribles. La plume d'Eſchyle eſt trempée dans le ſang. »

Nous avons vu que la première de ces pièces étoit fondée ſur la mort d'Agamemnon; celle ci l'eſt ſur un crime peut-être plus horrible encore, c'eſt-à-dire, ſur la vengeance de ce meurtre exercée par Oreſte contre ſa propre

mère Clytemnestre. Le second acte des Coéphores est sans contredit le chef-d'œuvre d'Eschyle : nous n'avons rien de plus pathétique. Le cinquième acte offre des beautés. La reconnoissance est mauvaise, & les fureurs d'Oreste ne paroissent ni assez soutenues, ni assez marquées. Sophocle, Euripide, Racine, Crébillon & Voltaire ont mieux fait.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLECTRE, *chœur de femmes.*

FEMMES esclaves, vous qui remplissez avec moi le devoir funèbre dont on m'a chargé, aidez Électre de vos conseils. En faisant des libations sur ce tombeau, pourrai-je adresser des vœux à mon

père ? lui dirai-je que ce ſont là les dons de ma mère, les dons qu'une épouſe chérie envoie à ſon cher époux ? Non : je n'oſerois ; non, je ne le puis. Dois-je le prier, comme le permet la juſtice, de payer ces dons d'une main barbare par le châtiment qu'elle mérite ? ou ne vaudroit-il pas mieux garder un triſte ſilence, puiſque mon père a perdu le jour par un aſſaſſinat ; répandre ſur la terre la liqueur ſacrée ; jeter le vaſe comme s'il étoit impur ; détourner les yeux & m'enfuir ? Conſeillez-moi, car nous avons une haine commune. Ne diſſimulez rien : parlez ſans crainte. Dans la liberté comme dans l'eſclavage, on eſt ſoumis aux arrêts du ſort. Quel parti prendrai-je en cette occaſion ?

LE CHŒUR.

Nous révérons le tombeau de votre père autant qu'un autel. Vous l'ordonnez ; nous vous parlerons librement.

ÉLECTRE.

Quels respects & quels vœux peuvent lui plaire ?

LE CHŒUR.

Faites vos libations en le priant de favoriser tous ceux qui lui sont fidèles.

ÉLECTRE.

Eh ! quels sont-ils ?

LE CHŒUR.

Vous-même en premier lieu, & tous les ennemis d'Egiste.

ÉLECTRE.

ÉLECTRE.

C'eſt donc pour vous & pour moi que je ferai des vœux ?

LE CHŒUR.

Qui mieux que vous doit connoître vos amis ?

ÉLECTRE.

N'eſt-il perſonne que je doive leur aſſocier ?

LE CHŒUR.

N'oubliez pas Oreſte, quoiqu'il ſoit abſent.

ÉLECTRE.

Que cet avis m'eſt cher & qu'il me touche !

LE CHŒUR.

Parlez enſuite des meurtriers.

ÉLECTRE.

Hélas! que dois-je en dire? apprenez-le moi.

LE CHŒUR.

Que quelque dieu ou quelque mortel vienne en ces lieux!...

ÉLECTRE.

Comme juge ou comme vengeur;

LE CHŒUR.

Pour donner la mort à des aſſaſſins.

ÉLECTRE.

Et la pitié me permet-elle ce vœu?

LE CHŒUR.

Pourquoi non? doit-on épargner ſes ennemis?

ÉLECTRE.

Mercure souterrain, apprends-moi que mes prières ont touché les dieux infernaux, dont les regards sont toujours attachés sur le palais d'Agamemnon ; qu'elles ont fléchi la terre qui produit tout, nourrit tout & reprend tout. J'épanche cette liqueur mystérieuse en l'honneur des mânes ; & toi, mon père, jette un regard de pitié sur Électre & sur Oreste. Que ton fils soit rétabli sur ton trône ! jouets de la tyrannie, nous sommes traités indignement par une mère qui n'a pas rougi d'épouser le meurtrier de son époux. Je suis esclave, Oreste est fugitif. Tes assassins dissipent insolemment le fruit précieux de tes travaux. O mon père !

délivre Oreste de tout danger, & qu'il revoie bientôt sa patrie. Obtiens surtout pour moi des dieux un cœur chaste & des mains pures. Que ta fille, hélas! n'imite jamais sa mère. C'est ce que je demande pour nous. Quant à nos ennemis, qu'ils te voient paroître avec tout l'appareil d'un vengeur, & que tes meurtriers soient immolés à leur tour. Puissent-ils éprouver l'effet de mes imprécations! sois propice à tes enfans! intéresse pour eux le ciel, la terre & la vengeance. Voilà mes vœux, reçois mes libations. Et vous, fidèles compagnes, mêlez vos pleurs aux miens. Offrez des chants lugubres aux mânes d'Agamemnon.

LE CHŒUR.

Pleurons, donnons au Roi notre

maître des regrets, hélas ! trop inutiles. Que ce devoir pieux, que ces offrandes ſacrées nous préſervent de nouveaux malheurs. Ombre vénérable, entends nos voix du ſéjour des morts ! Ah ! ne viendra-t-il point de guerrier, de libérateur d'Argos à qui Mars confie ſes armes, & qui en accable nos tyrans ?

ÉLECTRE.

O Mercure ! nos libations ſont faites. Mais que vois-je ? approchez toutes & partagez ma ſurpriſe.

LE CHŒUR.

Qu'eſt-ce donc ? nos cœurs treſſaillent d'effroi.

ÉLECTRE.

J'apperçois ſur le tombeau de mon père une boucle de cheveux.

LE CHŒUR.

Ces cheveux, de qui ſont-ils ? quel homme ou quel femme les y a dépoſés.

ÉLECTRE.

C'eſt ce qu'il eſt facile d'éclaircir.

LE CHŒUR.

Daignez donc nous en inſtruire !

ÉLECTRE.

Il n'y a que moi qui porte ici de pareils dons.

LE CHŒUR.

Ah ! princeſſe, ces marques de deuil ne conviennent qu'à vos ennemis.

ÉLECTRE.

Quelle conformité de couleur !

LE CHŒUR.

Que voulez-vous dire ?

ÉLECTRE.

On croiroit que ce ſont là mes cheveux.

LE CHŒUR.

Seroit-ce Oreſte qui les auroit offerts en ſecret.

ÉLECTRE.

Ils reſſemblent parfaitement aux ſiens.

LE CHŒUR.

Comment auroit-il oſé venir en ces lieux ?

ELECTRE.

Il a envoyé ce tribut de ſa jeuneſſe à ſon père.

LE CHŒUR.

Quel malheur, hélas! qu'il ſoit toujours abſent de ſa Patrie!

ÉLECTRE.

Je tremble; un trait ſoudain pénètre mon cœur. Des torrens de larmes coulent de mes yeux à la vue de cet objet. Eh! quel autre Argien auroit mis des cheveux ſur ce tombeau! ce n'eſt pas ma mère, elle qui malgré les dieux . . . ſes enfans n'en doivent pas dire davantage. Mais croirai-je en effet que ce ſoit la dépouille aimable de mon frère, de ce frère qui m'eſt ſi cher? Je ſens des mouvemens d'eſpérance. Ah! que ne peux-tu parler! que ne peux-tu te faire connoître à moi, pour diſſiper

mon incertitude! Ornement de ce tombeau, offrande inconnue, es-tu le don d'un ennemi? es-tu l'hommage de la tendresse & du sang? mais dans l'agitation où je suis, adressons-nous aux dieux. Ils m'apprendront si mes foibles conjectures sont fondées. Que vois-je encore? des pas tracés sur le sable, des pas semblables aux miens! la différence des vestiges m'apprend que deux mortels sont venus ensemble dans ces lieux. Ma douleur & mon trouble augmentent.

V I.

Les Euménides.

Eschyle a mis ſur le théâtre toute l'hiſtoire de la famille d'Agamemnon. Il faut convenir que c'eſt une mine très-féconde en Tragédies : dans celle-ci, Oreſte, aſſaſſin de ſa mère, eſt abſous de ce crime par le premier jugement qu'ait rendu l'Aréopage.

Cette pièce n'eſt point comparable aux deux précédentes, quoiqu'elle ait dû intéreſſer les Athéniens & qu'il lui reſte encore des beautés pour nous. Elle n'a de théatral que ſon ſpectacle qui devoit être terrible & magnifique. Il y a des chœurs ſublimes, tels que celui du troiſième acte, & d'excellens traits

de morale : l'adieu d'Oreste est pathétique.

CHŒUR *du troisième acte.*

LES EUMÉNIDES.

UNISSONS nos voix, & dans nos concerts effroyables, apprenons aux mortels le sort que leur destinent les furies. Nous sommes justes; nous épargnons les mains pures. L'homme innocent est pour jamais à couvert de nos rigueurs. Mais tout criminel, tout scélérat qui, comme cet assassin, voudroit cacher à nos yeux ses mains ensanglantées, nous trouve toujours sur ses pas prêtes à venger les morts & à lui redemander le sang qu'il a répandu.

Toi qui nous as engendrées, sombre

mère des furies, ô nuit! écoute la voix de tes filles, ces vengereſſes des vivans & des morts. Apollon nous déshonore. Il prétend nous arracher ce malheureux qui doit expier par ſon trépas le meurtre de ſa mère. Préparons pour ce ſacrifice des chants qui excitent le trouble, le délire & l'égarement. Hymne infernal que n'accompagnent point les doux accords de la lyre, & dont l'effet eſt d'engourdir les eſprits & de deſſécher les cœurs.

Les loix irrévocables du ſort nous ordonnent de pourſuivre les meurtriers juſqu'à ce qu'ils deſcendent ſous la terre. La mort même ne les délivrera pas. Préparons pour ce ſacrifice des chants qui excitent le trouble, le délire & l'égarement. Hymne infernal, &c.

Le destin nous interdit l'approche des immortels. Leurs festins ne sont pas les nôtres. Nous sommes toujours dans le deuil. Nous détruirons les familles qu'un parricide a rendu coupables. Le meurtrier, quelque fort qu'il soit, ne nous échappe point. Son sang répandu se mêle à celui qu'il a versé.

Obtenons des dieux par nos prières qu'ils ne s'embarrassent point de ces forfaits, qu'ils refusent d'en être les juges, & qu'ils nous en abandonnent la punition. Jupiter déteste les homicides; il ne daigne ni leur parler ni les entendre. La gloire dont ils jouissent parmi les hommes ne les suit pas aux enfers. Elle s'enfuit à notre aspect, & s'anéantit sous nos pieds teints de sang.

Nous tombons sur eux avec vio-

lence. Fatigués des efforts qu'ils ont fait pour nous fuir, ils chancèlent dans leur courſe, & nous les accablons de tourmens inſupportables.

Ce parricide ne connoît point ſon état. Le crime l'aveugle; ſa malheureuſe renommée l'environne de ténèbres dans le temple où il s'eſt caché.

Il s'y croit en sûreté, mais nous acheverons notre vengeance. Nous gardons le ſouvenir des forfaits, & les coupables ne peuvent nous fléchir. Nous pourſuivons les actions infâmes qu'on a cru dérober à la vigilance des dieux, & qu'une épaiſſe obſcurité cache à tous les regards.

Tous les mortels doivent donc nous reſpecter & nous craindre. Nous tenons du deſtin & des dieux le pouvoir ſacré

que nous exerçons. On nous a toujours honorées. On révère les Euménides, quoiqu'elles fassent leur séjour dans les ténébreux abîmes des enfers.

VII.

Les Suppliantes.

CES Suppliantes ſont les Danaïdes qui, ſous la conduite de leur père, fuient pour ſe dérober à l'hymen des enfans d'Ægyptus. Cette pièce eſt une des plus foibles d'Eſchyle. Elle eſt d'une extrême ſimplicité. Il n'y a ni contraſtes ni grands caractères, & elle manque d'intérêt & d'action.

SOPHOCLE.

Ce grand homme, appelé à ſi juſte titre le Prince des Poëtes tragiques, naquit à Colone, bourg de l'Attique, dans la ſoixante-onzième Olympiade. Son père nommé *Sophile*, étoit un maître de forge très-eſtimé de Périclès. Ce célèbre Athénien procura à ſon fils une brillante éducation, & l'introduiſit dans les meilleures écoles. *Lamprus* lui enſeigna la muſique, *Eſchyle* lui donna le goût de la Tragédie, & dès ſa plus tendre enfance, il faiſoit ſes délices de la lecture des poëmes d'*Homère*.

Il étoit encore fort jeune, lorſque Xercès fit ſa fameuſe expédition en Grèce. L'orgueil Perſan fut humilié par une défaite ſanglante. Sophocle étoit

alors à Salamine, & voulut célébrer cette victoire. Il se mit à la tête de l'élite de la jeunesse, & tandis qu'elle chantoit des hymnes en l'honneur du dieu qui préside aux combats, & qu'elle dansoit devant les trophées élevés à la gloire des Athéniens, Sophocle, une lyre à la main, conduisit le char triomphal. Sa belle figure, ses talens naissans, le feu patriotique qui l'animoit, tout contribua dans cette fête à le faire admirer & à annoncer ce qu'il seroit un jour.

Sophocle s'adonna à la Tragédie dès l'âge le plus tendre. La lecture d'Homère & les succès d'Eschyle avoient enflammé son génie. Il osa bientôt disputer la palme au père de la Tragédie. Les arbitres nommés pour juger ces

deux grands hommes balancèrent long-temps. Le nom d'Eschyle étoit d'un grand poids; mais le mérite éclatant, l'ardeur, la vivacité du jeune athlète l'emportèrent. Sophocle fut couronné.

La grande sagesse de Sophocle le fit regarder par la Grèce entière comme un ami des dieux. Esculape l'honora de sa visite. Cicéron l'appelle un *poëte divin.* Apollonius de Thyane, dans un discours adressé à Domitien, dit à cet Empereur, que la présence de Sophocle pouvoit seule dissiper les orages & les vents contagieux qui désoloient ses états. Ses rares talens lui ouvrirent le chemin aux plus grands emplois. Périclès le fit nommer Général des armées athéniennes, & il se signala dans plusieurs batailles.

Il paroît que Sophocle dans ſa jeuneſſe avoit aſſez de penchant pour les femmes ; mais ſur ſes vieux ans il béniſſoit les dieux de n'être plus en proie aux fureurs de l'amour, & d'avoir briſé la coupe dangereuſe de la volupté.

L'ingratitude de ſes enfans eſt connue. Voici ce que Cicéron nous en apprend : « Sophocle compoſa des tragédies juſques dans l'extrémité de ſa vieilleſſe ; & ſes enfans trouvant que cette application lui faiſoit négliger ſes affaires, ſe pourvurent pour le faire interdire, comme cela ſe pratique parmi nous. Sophocle pour toute défenſe ſe contenta de lire aux Juges la Tragédie d'*Œdipe à Colonne* qu'il venoit d'achever ; & leur ayant demandé s'ils trouvoient que cette pièce fût d'un

homme qui avoit perdu l'efprit, il fut renvoyé abfous de l'accufation que fes enfans avoient intentée contre lui. »

L'affemblée le combla d'éloges & d'acclamations. Sophocle fit une comédie où il peignoit cet événement.

Euripide fon élève commençoit à attirer les regards d'Athènes. D'abord Sophocle lui donna des confeils, & vécut avec lui dans une union parfaite; mais dès qu'il le vit entrer dans la lice & montrer quelque envie de lui arracher le fceptre du théâtre, il s'apperçut qu'il avoit un rival dangereux. Une efpèce de guerre s'éleva entre les partifans des deux poëtes. On lança des critiques, on fe dit des injures; le Parnaffe fut divifé. C'eft ainfi que dans le dernier fiècle, le tendre Racine & l'immortel auteur du

Cid & de *Cinna* partagèrent les esprits.

Sophocle & Euripide se réconcilièrent dans la suite. Le dernier écrivit à son maître une lettre qui déceloit la sensibilité de son cœur. Il lui exprimoit le plaisir qu'il avoit d'avoir éteint toute dissention entre eux, & lui redemandoit son amitié.

Le théâtre étoit alors dans son plus grand éclat. Athènes pouvoit donner des modèles à tous les peuples de la terre. Sophocle régnoit sur la scène.

Les créateurs des arts, les maîtres du génie,
Les Grecs, dans l'appareil de leurs solemnités,
Dans les jeux solemnels qu'on n'a point imités,
Ouvrant la lice de la gloire,
Appeloient les talens jaloux de la victoire.
Là, se réunissoient aux yeux des nations,
Le masque de Thalie & la lyre hautaine,

Les touchantes illuſions
De la plaintive Melpomène ...
Là, tout près d'achever un ſiècle de travaux,
Sophocle ranimant ſa tragique éloquence,
Triomphoit à cent ans de ſes jeunes rivaux.
C'eſt là que ce vieillard, aux yeux d'un peuple immenſe,
Vainqueur à ſon dernier moment,
Baiſſant ſous les lauriers ſa tête appeſantie,
Exhaloit dans la joie & le raviſſement,
Les reſtes brillans de ſa vie.

On prétend que, malgré ſon grand âge, ayant remporté le prix aux jeux olympiques, il en mourut de joie. On ajoute à ce récit une aventure merveilleuſe arrivée le jour de ſa mort. Les Lacédémoniens, ſous les ordres de Lyſandre, alloient aſſiéger Athènes, lorſque ce Général vit en ſonge Bacchus qui lui commanda de ſuſpendre le ſiége

jufqu'à ce que Sophocle, fon plus cher favori, eût reçu les honneurs de la fépulture. Il obéit aux ordres du dieu des raifins. Les Athéniens érigèrent un fuperbe monument à la gloire de ce grand Poëte, & on grava fur fon tombeau un effaim d'abeilles, par allufion à la douce mélodie de fes vers.

Si Efchyle a été nommé le père de la Tragédie, Sophocle mérite d'être nommé le *Maître* de cet art. Ses fables font intéreffantes & bien choifies ; fes intrigues font régulières & conduites avec génie ; fes fentimens vrais, élégans & fublimes ; fes incidens naturels ; fa diction noble, fimple & fans enflure ; fes mœurs & fes caractères foutenus & fupérieurement marqués ; fes chœurs bien adaptés au fujet ; fa morale faine

& utile; ses vers si doux, si harmonieux, si coulans, qu'on l'appeloit l'*abeille* ou la *sirène* attique. La chaleur de son imagination est tempérée par la sagesse de son jugement. Il n'a point l'enthousiasme d'Eschyle, mais il évite aussi ses négligences & ses irrégularités. Son esprit ne s'égare jamais: cependant le feu de son génie le soutient & l'anime. Il tombe rarement en langueur, lorsque les situations de ses pièces sont par elles-mêmes peu intéressantes. Il excelle dans les descriptions, & possède beaucoup mieux que ses rivaux, cette noble majesté qui élève l'ame des spectateurs. Enfin Sophocle est le plus noble, le plus vrai, le plus élégant, le plus sage, le plus pur & le plus accompli de tous les Poëtes tragiques.

M. Dryden, dans le prologue de son Œdipe, en parle avec admiration : « Dans le siècle heureux, dit-il, où la » Grèce donnoit des loix aux nations, » Sophocle & Socrate touchoient à la » suprême perfection, l'un de la sa- » gesse, & l'autre de la Tragédie. »

Boileau, dans son art poétique, rend hommage à ce grand homme :

Sophocle enfin donnant l'essor à son génie,
Accrut encor la pompe, augmenta l'harmonie ;
Intéressa le chœur dans toute l'action :
Des vers trop raboteux polit l'expression,
Lui donna chez les Grecs cette hauteur divine
Où jamais n'atteignit la foiblesse latine.

Polémon appeloit Sophocle le *tragique Homère*. En effet, il se fit une loi d'imiter ce grand poëte, soit pour les

pensées, soit pour la diction & pour les caractères. Pénélope gémissant de l'absence d'Ulysse, tandis que ce malheureux Prince est devant elle, lui fournit des traits pour sa Tragédie d'Électre. Il copia dans la même pièce la course des chars, faite pour honorer les mânes de Patrocle. Le caractère de Néoptolème dans *Philoctète*, est dessiné sur celui d'Achille; celui de Tersite est pris du second livre de l'Iliade, &c. On pourroit citer une infinité d'exemples pour prouver que Sophocle a puisé dans cette source féconde. Cette exacte imitation d'Homère, dit sagement un traducteur de Sophocle, fait que ce poëte tragique est lui-même inimitable.

Aristote, Denys d'Halicarnasse, Longin & tous les excellens critiques

anciens & modernes, ont admiré ſes chef-d'œuvres, & ont établi d'après eux les règles de la poétique. Rotrou, Corneille, Racine, Fénélon, Voltaire, Crébillon & tous les grands Poëtes en ont traduit ou imité des morceaux entiers, dont ils ont embelli leurs ouvrages. C'eſt en ſe nourriſſant de la lecture de ce poëte divin, qu'on ſaiſira les traits de la belle nature, & qu'on pourra s'élever au ſublime de l'art dramatique.

« La ſimplicité, dit le P. Brumoi, la régularité, la vérité, la juſteſſe de la conduite & des paſſions, ſont le coin auquel ſont marquées les Tragédies des anciens. On reconnoît la belle antiquité à ce caractère général, caractère ſimple & noble par ſa ſimplicité même, dénué d'ornemens empruntés & d'épi-

ſodes, régulier juſqu'au ſcrupule, vraî comme le naturel, & ſi juſte dans le jeu des paſſions, qu'elles vont frapper l'ame du ſpectateur à coup sûr, & jamais à faux, comme le font beaucoup de ſcènes françoiſes. »

L'eſprit plein de ces grands modèles, le goût s'épure, l'ame s'élève; on ſe forme une idée parfaite du beau & du vrai. Comment ſouffrir après cela ces Tragédies monſtrueuſes, ſans ordonnance, ſans art, ſans génie, ſans vérité, chargées d'épiſodes ſuperflus, de machines forcées, d'incidens mal préparés, de nœuds mal tiſſus, de ſurpriſes ménagées ſans adreſſe, de dénouemens ſans naturel, de diſcours ſans ame, de figures de Rhéteur, de prétentions à la philoſophie, de ſentences

déplacées, d'antithèſes ridicules, de ſentimens & de caractères bizarres, fades, giganteſques, &c.?

On pourroit adreſſer ces belles paroles de Fénélon à ceux qui s'éloignent de la route que les grands Maîtres leur ont tracée : « Ce n'eſt ni le difficile, ni le rare, ni le merveilleux que je cherche. C'eſt le beau, ſimple, aimable & commode que je goûte. Si les fleurs qu'on foule aux pieds dans une prairie ſont auſſi belles que celles des plus ſomptueux jardins, je les aime mieux. Je n'envie rien à perſonne. Le beau ne perdroit rien de ſon prix quand il ſeroit commun à tout le genre humain; il en ſeroit plus eſtimable. La rareté eſt un défaut & une pauvreté de la nature. Les rayons du ſoleil n'en ſont pas moins un

grand trésor, quoiqu'ils éclairent tout l'univers. »

Il est plus aisé, dit Voltaire, de peindre des ogres & des géans, que des héros, & d'outrer la nature, que de la suivre.

TRAGÉDIES DE SOPHOCLE.

SOPHOCLE avoit composé près de cent vingt Tragédies : il ne nous en est resté que sept.

I.

Les Trachiniennes.

LE sujet de cette Pièce est Hercule mourant sur le mont Œta. Cette pièce, dit le P. Brumoi, est pleine de feu & d'ame ; mais ce qui la rend sur-tout intéressante, c'est l'art incomparable avec lequel Sophocle a su ménager ce feu qui croît d'acte en acte avec les évènemens, jusqu'à la dernière scène qui en jette les derniers & les plus beaux éclats. »

Scène dernière des Trachiniennes.

LE CHŒUR, HYLUS, UN VIEUX OFFICIER.

LE CHŒUR,

Dieu des tyrans de l'air, Eole entends nos vœux,
Abaiſſe ici ton ſceptre, & qu'un vent favorable
Nous emporte loin de ces lieux!
On nous menace: on dit qu'une image effroyable
Se prépare à frapper nos yeux.
Le fils du ſouverain qui lance le tonnerre,
Hercule, en proie aux dieux perſécuteurs;
Va ſortir du palais, & montrer à la terre
Le ſpectacle de ſes douleurs.
De ſourds gémiſſemens annoncent ſa préſence;
Ainſi la ſœur de la mère d'Ithys,
Par ſes accens plaintifs, à nos bois attendris
Fait de ſes longs malheurs ſentir la violence.
Les étrangers comme nous gémiront....

(Le fond du théâtre s'ouvre; on voit Hercule porté par des étrangers.)

LE CHŒUR *continue :*

Les voici : . . . la douleur éclate sur leur front.
L'œil morne & d'un pas lent un peuple entier
s'avance :
Ils portent Hercule en silence.
Le sommeil éternel l'auroit-il accablé,
Ou par un doux repos seroit-il consolé?
Devons-nous écouter la flatteuse espérance ?

HYLUS.

O mon père, est-ce lui ? dans quel état ! ô ciel!
Que vais-je devenir, mon père ? ... sort cruel

L'OFFICIER.

Ah ! Prince, retenez vos plaintes ;
Craignez de réveiller l'accès
Du mal dont votre père éprouve les atteintes ;
De la douleur, Hercule épuise tous les traits :
Couché sur le visage, on l'entend qui respire.

HYLUS.

Il vivroit! ... quoi! les dieux le rendroient à
mes pleurs!

L'OFFICIER.

Comme il est accablé d'un sommeil de dou-
leurs!
Quel charme heureux endort le mal qui le dé-
chire!
Taisons-nous: n'allons point ranimer ses fu-
reurs;
Un mot irriteroit les tourmens qu'il endure.

HYLUS.

Eh! comment étouffer la voix de la nature,
Lorsqu'on est abattu sous de pareils malheurs?
Qui pourroit, sans gémir, supporter cette
image?

HERCULE *relevant la tête.*

O Jupiter! où suis je? ...... où suis-je? quel
rivage.

Me voit en proie à des maux éternels ?
Ah! je souffre encor plus; ah! supplices mortels!
O Cieux!

L'OFFICIER *à Hylus.*

Jugez combien il étoit nécessaire
De ne point le tirer de son accablement;
Prince, vous n'avez pu vous taire;
Et vous venez d'augmenter son tourment.
Daignez...

HYLUS.

A ce spectacle horrible,
Vous voudriez qu'un fils... qui ne seroit sensible ?
Le désespoir l'emporte en cet affreux moment.

HERCULE.

Et voilà donc la fin qui m'étoit destinée!
O promontoire de Cénée,
Où d'hécatombes solemnels
Ma main religieuse a chargé les autels!

O

O Jupiter, objet d'un hommage fidèle,
C'eſt là ma récompenſe ... une honte éternelle
Eſt le prix de l'encens que j'ai brûlé pour toi!
O Jupiter! reprends ces jours que je te doi;
Loin de me donner l'être & d'ouvrir ma pau-
pière,
Que ne la fermois-tu plutôt à la lumière!
Au mal qui vient me conſumer,
Quel remède oppoſer! nul eſpoir ne me reſte.
Il n'eſt que toi qui puiſſes le calmer:
Qu'eſt-ce que l'art humain ſans le ſecours cé-
leſte?

(*A ceux qui l'entourent & qui veulent lui procurer du ſoulagement.*)

Ah! laiſſez-moi... laiſſez mourir un malheu-
reux...
Vous me touchez!.. cruels, retirez-vous... ô dieux!
Vous redoublez mes maux,... vous m'arra-
chez la vie;
O douleur infernale! elle étoit aſſoupie:

Vous avez irrité mes poisons, tous mes feux...
Ah ! quelle flamme me dévore ?
O jour ! ... jour que je hais, ... tu m'éclaires encor !
Je sens ... je sens ... déchiremens affreux ! ...
O Grecs dont tant de fois j'ai vengé les injures,
Pour qui, dans l'horreur des combats,
Couvert de poudre & de blessures,
J'ai tant de fois affronté le trépas,
Je vous implore en vain... vous me fuyez, ingrats !
J'ai rassuré vos ports, vos villes insultées ;
J'ai nettoyé vos mers de brigands infestées :
Vous devez tout à l'effort de mon bras ;
Et de votre reconnoissance,
Quand je n'exige que la mort,
Nul de vous par pitié ne vient finir mon sort...
Tranchez le dernier fil d'une affreuse existence!
Dieux !

L'OFFICIER *à Hylas.*

C'est à vous que j'ai recours ;

Prince, des jeunes ans la force eſt le partage ;
Mon bras commence à ſuccomber ſous l'âge :
Vous pourrez mieux que moi prêter quelque ſecours.

HYLUS.

Ah ! diſpoſez d'Hylus, & ... (*Il regarde ſon père.*) Cet aſpect me tue.
Que fera mon zèle impuiſſant,
Pour calmer un mal ſi preſſant,
Dont la ſource ſe cache à notre foible vue ?
On y voit éclater la colère des cieux,
Et l'effort des humains cède au pouvoir des dieux.

HERCULE *ne voyant point ſon fils.*

Hylus fuiroit auſſi les regards de ſon père !

(*Il l'apperçoit.*)

Soulevez-moi de ce côté, mon fils.
Prenez garde ... arrêtez ... ô tourmens inouis !
O Pallas ! ... cher Hylus ! ... dieux ! ...

L'OFFICIER.

Il mord la poussière!

HERCULE, *se relevant avec fureur, à son fils.*
Repousse la nature: il la faut oublier;
Que la seule pitié te guide,
Arme-toi d'un fer meurtrier.
Sans craindre de souiller tes mains d'un parcide,
Dans mon sein malheureux plonge-le tout entier.
Tu vois où m'a réduit une mère coupable;
Puisse-t-elle subir un châtiment semblable!
Puissé-je voir tout son corps dévoré
Par le même poison qu'elle m'a préparé!
Hâte un trépas trop lent! Pluton, qu'Hercule expire,
Et trouve le repos au ténébreux empire!

LE CHŒUR.

Quel grand tableau d'adversité!
Que tout mortel regarde & tremble!

C'eſt Herçule qui ſouffre, & qui ſur lui raſ-
ſemble
Tous les maux de l'humanité.

HERCULE.

Oui, vous voyez ce vengeur de la terre,
Qui, par mille dangers & par mille travaux,
S'étoit acquis la palme des héros,
Et ſembloit s'élever au ſéjour du tonnerre.
Tous mes jours ont été des triomphes nou-
veaux;
J'ai pu dompter les cieux & leur haine immor-
telle,
Laſſer le ſort jaloux à force de ſuccès;
Et la fille d'Ænée eſt pour moi plus cruelle,
Qu'Euriſthée & Junon ne le furent jamais.
C'eſt de ma femme, hélas! c'eſt de ſes mains
impies
Que j'ai reçu ce préſent infernal;
Elles m'ont enfermé dans ce voile fatal
Comme dans un filet tiſſu par les furies.
Un poiſon dévorant s'attache à tout mon corps,
Des ſources de la vie attaque les reſſorts:

Tout mon ſang bouillonne & s'allume,
Et je m'épuiſe en vains efforts.
Un feu toujours plus vif me brûle & me conſume!
Moi, dont la force étonna l'univers,
Je ne ſuis plus qu'un ſpectre échappé des enfers.
Ce que n'ont pu les fureurs de la guerre,
Les fils orgueilleux de la terre,
Tous les monſtres, la Grèce & les climats lointains,
Le monde qui me doit ſes paiſibles deſtins,
Ce que n'ont pu les dieux qui m'éprouvoient ſans ceſſe,
Seule, n'ayant que ſa foibleſſe,
Une femme a pu le tenter!
Qu'ai-je dit? une femme a pu l'exécuter!
D'une femme en un mot, Hercule eſt la victime!

(*A Hylus.*)

Ah! montre-toi, mon fils; que mon eſprit t'anime:
Qu'une mère coupable, en ton cœur vertueux

N'aille pas balancer un père malheureux ;
Va, plein de ma fureur extrême,
Va, du palais cours l'arracher toi-même ;
Abandonne à mes coups ses destins odieux :
Oui, je veux que témoin du courroux qui m'inspire
Et des maux qu'elle doit endurer à son tour,
Hylus fasse voir en ce jour,
Qui d'Hercule ou de Déjanire
Mérita le plus son amour.
Point de retardement : cours, vole & sers ma rage ;
Sens combien la douleur a dompté mon courage.
Mon fils . . . Hercule pleure !

LE CHŒUR.

O ciel ! quel changement !
Et quel est donc l'excès de son tourment ?
Aux yeux d'Hercule il échappe des larmes !

HERCULE.

Oui, je succombe à mes alarmes ;

Oui, je verse des pleurs . . . vous m'entendez
gémir ;
Peuple, c'est mon premier soupir.
(*A son fils.*)
Tu tardes à remplir les vœux de ma vengeance!
Tu crains de m'obéir! c'est mon fils qui balance,
Qui n'est point attendri sur mon sort malheureux !
Eh bien! connois le crime de ta mère ;
Vois jusqu'où peut aller la colère des dieux :
Regarde. (*Il se découvre.*),
Approchez tous . . (*au peuple*)
Contemplez ma misère;
Me reconnoissez-vous en cet état affreux?
O torture! ô douleur! supplice insupportable!
Ah! dieux cruels, précipitez ma fin ;
Tous les monstres d'enfer me dévorent le sein.
Ah! ton vautour insatiable,
Malheureux Prométhée, avec moins de fureur
S'acharnoit à tes flancs & déchiroit ton cœur!
Dieu des morts, ouvre-moi tes gouffres les plus sombres,

J'irai de mes tourmens épouvanter les ombres.
J'implore ô Jupiter! tes foudres réunis:
Viens te montrer, mon père, en tonnant sur ton fils. . .
Mon courage étonné cède au feu qui me brûle;
Moi-même, hélas! j'ai peine à reconnoître Hercule.

(*Il regarde son bras.*)

Est-ce là ce bras menaçant
Qui sut vaincre, étouffer un lion rugissant;
Qui de l'hydre abattit les têtes renaissantes,
Qui, des centaures monstrueux,
Dompta les forces impuissantes;
Qui, d'un sanglier furieux,
Délivra les bois d'Erimanthe:
Qui, bravant les horreurs d'un gouffre ténébreux,
Tira de sa nuit effrayante
Cerbère dont l'aspect a fait pâlir les cieux;
Qui, d'un dragon terrible à tous les yeux,
Dispersa les débris sur la terre fumante?

Ce bras fameux par mille exploits,
Et jusqu'à ce jour indomptable,
Qui soutenoit le foible & détrônoit les rois,
Languit & tombe enfin sous le mal qui l'accable.
Quel revers! est-ce toi, fils du premier des dieux,
Et de la plus tendre des mères ?
Hercule est assez malheureux
Pour exhaler sa vie en des larmes amères!
Une épouse perfide, ô cieux !
Cause ce changement honteux.
Qu'elle vienne, qu'elle paroisse,
Et que son châtiment apprenne à l'univers,
Qu'Hercule, malgré sa foiblesse,
Sait encor se venger & punir les pervers.

LE CHŒUR.

Qu'elle sera ta perte, ô Grèce infortunée !
Et quel deuil s'étendra sur l'univers entier,
Si, d'un héros qu'aux dieux on doit associer,
La parque ose trancher l'illustre destinée ?

HYLUS.

Mon père, daignez m'écouter....
Un moment...

HERCULE.

Qui peut t'arrêter ?

HYLUS.

Déjanire....

HERCULE.

Ce nom réveille ma colère ;
Perfide, oſerois-tu juſtifier ta mère ?

HYLUS.

Peut-être ſon forfait, ou plutôt ſon erreur....

HERCULE.

Son erreur ! un tel nom conviendroit à ſon crime ?
Que dis-tu, malheureux ?

HYLUS.

Un démon deſtructeur

Vous a choisi pour sa victime ;
Hélas! de Déjanire il a trompé les vœux:
Vous tenez de lui seul ce présent odieux.
Si ma mère en effet pouvoit être coupable,
Elle auroit expié cet attentat . . .

HERCULE.

Tu dis . . . .
Explique-toi, parle.]

HYLUS.

Un sort déplorable
A terminé ses jours, par les dieux poursuivis.

HERCULE.

Elle ne seroit plus! une main étrangère
L'auroit dérobée à nos coups!
Qui l'immole ?

HYLUS.

Elle-même a fini sa misère,
Et porté le poignard dans ses flancs ... ah! mon père!

Si vous faviez ... calmez cet injuste courroux ;
Je vous l'ai dit, elle est moins criminelle . . .

HERCULE.

Fils indigne, n'est-ce pas elle
Qui me donne aujourd'hui le plus honteux trépas ?

HYLUS.

Accusez-en l'amour qui l'aveugloit, hélas !
Accusez-en Iole & sa beauté fatale.
Ma mère à son aspect a craint une rivale ;
Elle a cru préparer un philtre séducteur
Qui d'un volage époux captiveroit l'ardeur,
Et fixeroit vos vœux par un charme facile.

HERCULE.

Et dans ces lieux, quel enchanteur habile . . .

HYLUS.

Le centaure Nessus . . .

HERCULE.

Tu m'en as dit assez.

C'en est fait: pour jamais la clarté m'est ravie;
Vous n'avez plus de père . . . Hylus, obéissez;
Que tous ceux que le sang me lie,
Et ma mère sur tout si tendrement chérie,
A votre voix soient rassemblés;
Qu'ils soient instruits du sort qui termine ma vie.
Les oracles obscurs me sont tous dévoilés.
Le souverain des dieux, le maître du tonnerre,
Mon père me prédit, (oui, j'ouvre enfin les yeux.)
Que nul habitant de la terre
Ne trancheroit le fil de mes jours glorieux,
Mais que leur fin seroit l'ouvrage
D'un habitant du séjour ténébreux.
Nessus n'est plus, & c'est ce monstre affreux
Qui d'un destin mortel me fait subir l'outrage:
Un autre oracle encor m'apporte un jour nouveau;
Tout m'entraîne, mon fils, & me plonge au tombeau.
J'entrois dans la forêt antique

Où les Selles sont retirés,
Lorsqu'un de ces chênes sacrés
Que Dodone nourrit dans son sein prophétique,
M'annonça ce moment comme un temps de repos,
Comme le terme enfin de mes nobles travaux ;
Je crus que cette voix, de mon bonheur suivie,
Me promettoit une paisible vie :
Ce n'étoit que la mort, la fin de tous les maux.
N'allons point repousser ses funèbres flambeaux.
Ma destinée est accomplie :
Mon fils, Hercule doit mourir,
Il ne faut donc que m'obéir.
La plus sainte des loix, mes droits, l'honneur lui-même,
T'imposent le devoir suprême
De céder au moindre desir
D'un père qui commande & d'un ami qui t'aime.
Dis : m'obéiras-tu ?

HYLUS.

Je serai votre fils ;

C'eſt dire qu'à vos loix vous me verrez ſoumis.
Mais qu'ordonnerez-vous, mon père, à ma tendreſſe ?
Qu'exigez-vous d'un fils ?

HERCULE.

Qu'il n'ait point de foibleſſe.
Donne-moi cette main pour gage de ta foi.

HYLUS.

Mon père ! ô ciel ! que voulez-vous de moi ?

HERCULE.

Donne !

HYLUS.

Eh bien ! la voilà.

HERCULE.

Jure ici par mon père,
Par Jupiter que tout craint & révère,

HYLUS.

Quoi !

HERCULE.

De remplir ma volonté.

HYLUS *à part.*

Un ſentiment ſecret & m'arrête & me touche.

(*Haut.*) (*avec peine.*)

Jupiter .... ſois garant de ma docilité.

HERCULE.

Prononce ton arrêt, & de ta propre bouche,
Que l'imprécation, ſi tu romps ton ferment,
Puiſſe ... tu frémis, & mon fils ſe dément !

HYLUS.

Mon zèle obéiſſant fera ceſſer vos doutes :
C'eſt au parjure à craindre un juſte châtiment.
Les imprécations ... je les prononce toutes.

HERCULE.

Le mont Æta t'eſt-il connu ?
Ce mont où Jupiter, par un culte aſſidu,
Reçoit des honneurs légitimes ?

HYLUS.

Je le connois : le ſang d'innombrables victimes

Y rougit les autels, par mes mains répandu.

HERCULE.

J'attends encor d'Hylus un plus grand sacrifice;
J'attends que par son bras mon destin s'accomplisse.
Tu connois Æta, me dis-tu,
C'est là, c'est sur cette montagne,
Sur son sommet qu'il faut me transporter.
Ces amis dont ici la troupe t'accompagne,
Dans ce pénible emploi voudront bien t'assister.
Que le chêne orgueilleux & l'olivier sauvage,
De la cîme d'Æta, prompts à se détacher,
Cédant à leurs efforts, me forment un bûcher.

(*Hylus montre de la douleur.*)

Souviens-toi que mon fils doit montrer du courage:
Point de larmes, de cris, pas même un seul soupir.
La science de l'homme est d'apprendre à mourir.

Si d'un amour soumis tu veux que je me loue,
Que pour son sang Hercule enfin t'avoue,
Tu m'enlèveras de ce lieu;
Sur le bûcher hâte-toi de m'étendre,
Hylus, il deviendra l'autel d'un demi-dieu.
Le flambeau dans tes mains, viens allumer ce feu
Qui doit dévorer l'homme & mettre Hercule en cendre,
Ou mon ombre en courroux attachée à tes pas..

HYLUS *reculant d'horreur.*

Que votre fils? ...

HERCULE.

Tu ne l'es pas.

HYLUS.

Quoi! vous voulez qu'Hylus commette un parricide!

HERCULE.

Je veux qu'Hylus soit moins timide,

Qu'il soit mon bienfaiteur, qu'il presse mon trépas.

HYLUS.

Je prendrois le flambeau ! . . . j'allumerois la flamme ! . .
Mon père . . . vous avez tout pouvoir sur mon ame ;
Mais je ne puis . . .

HERCULE.

Eh bien ! si tu ne peux
Commander à ton cœur ce transport courageux,
Du moins, sensible à ma prière,
Sur le bûcher tu porteras ton père.

HYLUS *en pleurant*,

Ma main en frémissant tentera cet effort,
Mais qu'un autre s'apprête à vous donner la mort.

HERCULE.

J'ai retrouvé mon fils ; à mes ordres docile ;

Allons, avant que de nouveaux accès
Reviennent irriter une douleur tranquille,
Que l'on s'empresse à remplir mes souhaits...
Approche, (*à son fils.*) acquitte ta promesse,
Transporte-moi sur le bûcher.

(*Aux étrangers.*)

De son bras incertain rassurez la foiblesse :
De ces lieux il faut m'arracher ;
La mort est le seul terme aux tourmens que j'endure...
Hercule, en ce moment, montre-toi tout entier.
Etouffe dans ton cœur jusqu'au moindre murmure ;
Mets dans ta bouche un frein d'acier,
Subjugue la douleur & dompte la nature...
C'est le dernier de tes travaux.

(*Après une longue pause.*)

Allons mourir.

LE CHŒUR.

Hercule, aux marches de la tombe

Triomphe, & ſert encore de modèle aux héros.

HYLUS.

Sans doute, dieux jaloux, vous étiez ſes rivaux,
Et vous permettez qu'il ſuccombe;
Qu'Hercule mis au rang des vulgaires mortels,
Souffre comme eux des maux cruels;
Qu'il ſoit vaincu du ſort, & ſous ſes coups, qu'il tombe,
Lui qui devroit partager vos autels!
L'avenir nous oppoſe un voile impénétrable;
Il cache dans la nuit la juſtice des cieux.
Mais qui n'élèveroit ſa voix contre les dieux,
Quand Hercule ſubit ce deſtin déplorable?

(*Aux étrangers.*) (*Au chœur.*)

Amis, ſecondez-moi. Vous, ſortez de ces lieux,
Venez: que ce ſpectacle attache tous les yeux;
Pour les humains, quel grand exemple!
Que l'univers entier contemple;
Qu'il regarde Hercule ſouffrir,
Qu'il regarde Hercule mourir.

Dans ces tourmens affreux, dans cette fin terrible,
Dieux ! qui ne reconnoît votre bras invisible ?

I I.

Œdipe, Roi.

L'ŒDIPE a toujours été regardé comme le chef-d'œuvre du théâtre des Grecs. L'ordonnance en est belle, les passions y sont parfaitement mises en jeu, les caractères en sont bien soutenus. L'intérêt est un des plus grands de la scène. Tout y est terrible & touchant. Il y règne une simplicité, une vérité & un accord de parties admirables. Aristote en parle toujours comme du modèle le plus achevé de la Tragédie.

Jamais sujet n'a plus exercé les poëtes que celui d'Œdipe, jouet de la destinée, & entraîné dans le crime. *Senèque*, *Corneille*, *Folard*, *la Mothe*, *Voltaire*, &c. l'ont traité chacun de différentes manières,

manières, mais toujours en s'éloignant de cette noble simplicité qui est le partage du tragique grec. L'Œdipe de Voltaire est versifié supérieurement ; le dialogue en est beau. Il y a quelques scènes où l'auteur devient le rival de Sophocle ; mais l'épisode froid & languissant de Philoctète nuit au ton mâle & terrible qui doit être l'ame de cette Pièce.

Quoique le morceau suivant, traduit par *Boivin*, soit foible de coloris, il pourra donner une idée des chœurs de Sophocle. C'est le premier intermède.

Le Coryphée ou le chef des Thébains, chante le premier ; un grand nombre de voix invoquent après lui les dieux, & plaignent les maux dont la ville est accablée.

LE CHŒUR.

O voix du ciel si long-temps desirée,
O saint oracle d'Apollon,
Des murs sacrés de l'antique Python,
Viens-tu rendre la joie à Thèbes éplorée ?
Ciel ! je tremble. Grands dieux ! ces rigoureux tourmens
Dont notre constance lassée
Craint d'accuser vos justes jugemens,
Sont-ils le fruit tardif d'une offense passée,
Ou d'un nouveau forfait les soudains châtimens ?
O voix divine ! ô voix céleste !
Parle, & de nos malheurs
Apprends-nous la source funeste ;
Parle enfin, & taris nos pleurs.

Fille du dieu qui lance le tonnerre,
Minerve, & toi de qui les traits
Font trembler les forêts,
Déesse au front brillant, qui te plais sur la terre,
Diane, dont le temple, ornement de ces lieux,

Attire nos respects & réjouit nos yeux.
Et toi, dieu terrible aux coupables,
Apollon qui, du haut des cieux,
Portes aux fiers mortels des coups inévitables,
Dieux tout-puissans, dieux équitables,
Ah! si jamais du ciel irrité contre nous,
Vous avez su calmer la colère enflammée,
Grands dieux, je vous invoque, accourez, montrez-vous,
Et prévenez les coups
D'une invisible main, à nous perdre animée,
Hélas! je gémis sous le poids
De mes peines cruelles.
Tout ce peuple aux abois
Ressent du même mal les atteintes mortelles;

Hélas! pour prolonger nos jours,
Tous les secrets de l'art sont de foibles secours!

Rien ne mûrit, rien ne prospère;
La terre dans son sein recèle ses trésors;
Tout languit; l'enfant meurt dans les flancs de la mère,

Et fait, pour voir le jour, d'inutiles efforts.

Comme une troupe fugitive
D'oiseaux par l'orage chassés,
Comme des flots l'un sur l'autre poussés,
Telle vers l'infernale rive,
D'âmes sans nombre une foule plaintive,
Fuit loin des corps l'un sur l'autre entassés.

D'un peuple autrefois innombrable,
Qu'en cendres la peste a réduit,
Thèbes pleure aujourd'hui la perte irréparable.
Il n'est point à nos maux de moment favorable;
Le jour n'est pas pour nous moins fatal que la nuit.

De toutes parts couchés sur la terre infectée,
Abandonnés de leurs plus chers parens,
Les morts & les mourans
Mêlent aux vents impurs une haleine empestée:
Sur les bords de l'Ismène, autour des saints autels,
Par des soupirs ardens, par des larmes amères,
Les épouses, les mères,

Demandent aux dieux immortels
La fin de leurs longues misères.
Aux cantiques sacrés, mille cris douloureux
Incessamment s'unissent.
Minerve, vois nos maux, entends les cris affreux
Dont nos murs retentissent.

Contre un dieu meurtrier, déesse, arme ta main :
Que loin de nos rivages,
Ce démon inhumain
Tombe sur les rives sauvages ;
Ou dans le vaste sein
De l'orageux Euxin,
Qu'une chûte subite
L'entraîne jusqu'au fond
De l'abîme profond
Où se cache Amphitrite.
Père des dieux ! ô toi qui dans les airs,
Sur les ailes des vents, promènes les éclairs ;
Jupiter, prends la foudre ;

Pourfuis ce monftre affreux, & le réduis en
poudre.

Puiffant Roi de Lycie, accours :
Apollon, prends ton arc. De tes mains indomptables,
De tes traits redoutables,
Contre ce noir démon implore le fecours.

Vous qui de la Lycie effrayez les montagnes,
Qui, dans l'horreur des plus fombres vallons,
Tracez de lumineux fillons,
De la terreur, de la fuite compagnes,
O flèches de Diane, éloignez de ces lieux
Un démon ennemi des hommes & des dieux.

Et toi, fils de Sémèle,
Bacchus, viens, il eft temps ; c'eft Thèbes qui
t'appelle :
Le front ceint du facré bandeau,
Viens, dieu Thébain, défends tes autels, ton
berceau ;
Eteins ce feu dont l'ardeur nous dévore.

Des Ménades ſuivi, cours, armé d'un flambeau,
Pourſuis ce dieu cruel que l'enfer même abhorre.

III.

Œdipe à Colonne.

On sera toujours frappé dans cette pièce, de l'entrevue de Polynice & d'Œdipe, des imprécations de ce père malheureux, des prières touchantes d'Antigone, du récit de la mort d'Œdipe, & du naturel simple & touchant qui s'offre de scène en scène. Sophocle étoit âgé de près de cent ans lorsqu'il composa cette pièce. Les anciens la regardoient comme une des plus belles qui fussent sorties de la plume de ce grand-homme.

M. *Ducis* a mis ce sujet sur notre Théâtre; il a cru pouvoir fondre dans la même pièce le sujet d'Alceste & celui

d'Œdipe ; mais malgré toute la ſupériorité de ſon talent, on trouve de l'incohérence entre ces deux actions. A cela près, il a ſu faire paſſer dans notre langue les beautés du tragique grec, & y en a joint qui peuvent leur être comparées.

I V.

Antigone.

CETTE pièce roule toute entière fur une fépulture. Elle eut trente-deux repréfentations & valut à Sophocle la prefecture de Samos.

Il nous refte une Antigone de *Rotrou*, qui fe fait lire avec plaifir. On a tenté depuis peu de mettre ce fujet fur notre Théâtre ; mais on n'a pas réuffi. Les opinions religieufes des Grecs relativement aux funérailles n'exiftant plus pour nous & l'intérêt de cette pièce n'étant fondé que fur ces mêmes opinions, il ne peut qu'être bien foible pour nous quel que foit d'ailleurs le mérite de l'exécution.

V.

Ajax le furieux.

ESCHYLE avoit fait une pièce sur la dispute élevée entre Ajax & Ulysse, pour la possession des armes d'Achille. Le temps ne nous a transmis que celle de son disciple. Elle est pleine de grandes beautés. Rien n'est plus tendre ni plus passionné que le personnage de *Tecmesse*, épouse d'Ajax. Celui-ci, désespéré de se voir enlever les armes d'Achille, est résolu de se donner la mort, lorsque Tecmesse lui adresse ce discours :

« Songez, Ajax, qu'il n'est point pour l'homme de plus grand malheur qu'une mort violente. Pour moi, hélas ! née libre, d'un père riche & puissant, s'il en fut parmi les Phrygiens,

je ſuis maintenant dans l'eſclavage : ainſi l'ont voulu les Dieux & votre valeur. Depuis que je partage votre couche, vous avez toute ma tendreſſe. C'eſt elle qui m'engage à vous conjurer, au nom de Jupiter, & par les liens qui nous uniſſent de ne pas m'abandonner aux outrages de vos ennemis. Si vous mourez, ſi je vous perds, je deviens avec votre fils la proie des Grecs, & nous ſommes réduits à la triſte condition d'eſclaves. Que d'inſultes n'aurai-je pas à eſſuyer ! voilà donc, dira-t-on, l'épouſe d'Ajax, de ce vaillant guerrier ? Telle eſt la récompenſe qu'elle reçoit de ſon attachement, la ſervitude : quelle fortune ! ſi ma deſtinée me réſerve ces amertumes, ſongez que toute la honte en retombera ſur vous & ſur les vôtres.

vôtres. Craignez de laisser un père dans une languissante vieillesse ; une mère déja chargée d'années, qui adresse de fréquens vœux au ciel pour votre retour. Mais sur-tout, cher époux, prenez pitié d'un fils, qui, dans sa jeunesse, privé de vos soins paternels, sera loin de sa mère, livré à la merci de tuteurs infidèles : que de maux lui prépare votre mort aussi bien qu'à moi ! il ne me reste plus de ressource qu'en vous. Vous avez désolé ma patrie & fait mourir ma mère. La parque a enlevé mon père ; l'un & l'autre habitent le séjour des ombres. Quel autre après vous me tiendra lieu de patrie, de tout ? Mon sort dépend uniquement du vôtre. Ah ! ne l'oubliez donc pas.... Act. II.

Mort d'Ajax, Act. IV.

AJAX *seul.*

... Il ne me reste plus, ô Jupiter! qu'à implorer ton secours; je ne te demande qu'une légère faveur. Fais parvenir à Teucer la nouvelle de ma mort. Dès que je me serai précipité sur ce fer meurtrier, qu'il emporte mon corps & le dérobe à l'aspect de mes ennemis: ils auroient la cruauté de le livrer à la merci des animaux voraces. Grand Jupiter! c'est à cela seul que se borne ma prière. Et toi, Mercure, conducteur des mânes, lorsque ce glaive m'aura percé les flancs, daigne m'accorder une mort prompte & facile, semblable à un doux sommeil. Je réclame aussi votre vengeance, Vierges immortelles, in-

fatigables Déesses, dont les yeux sont toujours ouverts sur les maux qu'éprouvent les humains : vénérables Euménides, venez & soyez témoins du trépas affreux dont je suis redevable aux Atrides. Lancez sur leurs têtes les traits destructeurs que mérite leur méchanceté; & comme ils me voient périr de mes mains, puissent ils expirer sous celles de ce qu'ils ont de plus cher. Allez, furies vengeresses, volez, frappez dans votre colère l'armée entière des Grecs, sans rien épargner; abreuvez-vous de leur sang. Et toi, Soleil, lorsque, porté dans les airs, tu verras du haut de ton char, ma terre natale; daigne arrêter un moment tes brillans coursiers pour annoncer mon trépas à un père chargé d'années, & à une mère infortunée. Hélas!

à cette nouvelle, de quels cris lugubres ne fera-t-elle pas retentir toute la ville?... Mais loin d'ici ces pleurs inutiles; plus de délai, consommons notre ouvrage.... O mort! ô mort! accours, & jette sur moi des regards favorables; je t'invoque aussi au moment où je vais passer dans tes bras... O lumière du jour! ô soleil! je te parle ici pour la dernière fois. Salamine, chers amis, fleuves, fontaines, prairies, qui m'avez vu naître, recevez les adieux d'Ajax.. (*il se tue.*)

VI.

Philoctète.

Le sujet de cette Pièce est assez connu; il forme un des épisodes les plus intéressans du Télémaque de l'immortel *Fenelon*. La pièce elle-même, traduite en vers par M. de la Harpe, se joue sur notre Théâtre telle qu'elle a été composée par Sophocle, ce qui nous dispense de faire des citations; mais nous ne pouvons nous refuser au plaisir de transcrire ici l'entrevue de Néoptolème & de Philoctète. Le fils d'Achille va quitter l'Isle de Lemnos. Il dit adieu à l'ami d'Hercule. Ce héros malheureux le conjure, par ce qu'il y a de plus sacré, de ne pas l'abandonner.

» O mon fils! au nom des mânes de

ton père, par ta mère, parce que tu as de plus cher au monde, je te conjure de ne pas me laisser en proie aux maux que tu as su, & que tu vois aujourd'hui de tes yeux. Je n'ignore pas combien je te serai à charge. Mais il y auroit de la honte à m'abandonner, & tu n'es pas capable d'une lâcheté. Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon. Quelle gloire en effet seroit-ce pour toi de sauver un malheureux, & de me rendre à ma patrie! il ne t'en coûtera pas un jour entier. Jette-moi à la proue, à la pouppe, dans la sentine même, où tu voudras, où j'incommoderai le moins. Accorde-moi cette faveur au nom du dieu, protecteur des supplians. Laisse-toi fléchir. Malgré la

douleur qu'il m'en coûte, je me jette à tes pieds. Ne me laiſſe pas dans un déſert où il n'y a aucun veſtige d'homme. Mène-moi dans ta patrie où dans l'Eubée, d'où je pourrai aiſément gagner le mont Æta & les bords agréables du fleuve Sperchius. Rends-moi à mon père. Que je crains qu'il ne ſoit mort! Je lui avois mandé de m'envoyer un vaiſſeau. Ou il eſt mort, ou ceux qui s'étoient chargés de lui dire ma misère ne l'ont pas fait, & m'ont oublié pour aller à leur pays. J'ai recours à toi, ô mon fils! ſois mon député ou plutôt mon conducteur. Souviens-toi de la fragilité des choſes humaines. Celui qui eſt dans la proſpérité doit craindre d'en abuſer. C'eſt alors qu'il eſt beau de ſecourir les malheureux... Act. II.

VII.

Electre.

ESCHYLE, *Sophocle* & *Euripide* ont traité ce sujet. » Toute la pièce de Sophocle est admirable, dit le P. Brumoy; l'ouverture est un chef-d'œuvre d'adresse à marquer le temps, le lieu & le fil qui doit former le tissu de la Tragédie. La douleur d'Electre est la plus belle & la plus touchante du monde. Son caractère est achevé dans la scène qu'elle fait avec Chrysotemis. Mais la plus brillante situation & le coup de théâtre le plus surprenant, c'est la reconnoissance du frère & de la sœur. Ce fut principalement cette scène qui fit verser tant de larmes aux spectateurs, lorsqu'un certain Polus, qui faisoit le

rôle d'Electre, pour se pénétrer mieux de l'esprit de son personnage, tira du tombeau d'un fils qu'il avoit perdu, l'urne qui contenoit ses cendres, & l'embrassant sur le théâtre, comme si c'eût été l'urne d'Oreste, il remplit toute l'assemblée, non pas d'une simple émotion de douleur bien imitée, mais de cris & de pleurs véritables ».

Longepierre, Crébillon & Voltaire ont traité ce même sujet. L'Electre de Crébillon, malgré ses défauts, paroît encore avoir la préférence.

EURIPIDE.

Ce célèbre Poëte tragique naquit dans l'Isle de Salamine. Sa mère *Clito* lui donna le jour près du fleuve *Euripus*, d'où il fut surnommé Euripide. *Mnesarchus*, son père, tandis que Clito étoit encore enceinte, fut consulter l'oracle d'Apollon pour connoître le sort que les dieux réservoient à l'enfant qui alloit naître. L'oracle lui répondit : *le destin te donnera un fils, l'honneur de la Grèce : son front victorieux sera couronné d'immortels lauriers.*

Cet oracle fut mal interprété. On éleva Euripide comme un athlète, croyant qu'il obtiendroit un jour dans les jeux olympiques le prix de la force & de l'adresse. Son père, après l'avoir exercé

dans toutes les parties de la gymnastique, le conduisit à Olympe; mais sa trop grande jeunesse lui fit fermer la barrière. Peu de temps après, il fut admis aux jeux de Thésée & de Cérès, où il remporta la victoire.

Malgré ses talens dans la Palestre, une autre réputation que celle de Milon lui étoit destinée. Son penchant pour la solitude, & son caractère sombre & mélancolique lui firent abandonner ces exercices grossiers, pour se livrer à l'étude. *Prodicus* lui enseigna les belles-lettres, & le célèbre *Anaxagoras* la philosophie. Dans ses momens de loisir, le jeune Euripide s'occupoit de la peinture. Plusieurs écrivains ont assuré que cet art fut sa première profession.

Euripide n'avoit pas le génie guer-

rier comme Eschyle & Sophocle. Son ame douce & tranquille détestoit le sang & le carnage. Il avoit près de dix-huit ans lorsque son Maître Anaxagore fut obligé de s'enfuir pour éviter la mort. Le peuple irrité de lui entendre soutenir que le soleil étoit un globe de feu, l'accusa d'impiété, & le peignit aux Magistrats comme un profanateur des mystères sacrés. Le philosophe fut la victime de l'ignorance & de la superstition. Euripide effrayé de son sort, abandonna la philosophie, & se mit à travailler pour le théâtre.

Semblable au chantre immortel des *nuits*, qui méditoit ses ouvrages au milieu des tombeaux, Euripide, pour allumer son imagination, composoit ses pièces dans une caverne ténébreuse

de l'île de Salamine. Il avoit dans le caractère une noble fierté. Un jour le peuple d'Athènes vouloit qu'il retranchât d'une de ses Tragédies quelque chose qui lui déplaisoit. Le Poëte, persuadé de l'injustice de sa critique, se présenta sur la scène, & dit aux spectateurs : *je ne compose point mes ouvrages afin d'apprendre de vous, mais afin de vous enseigner.*

Euripide composa quatre-vingt-seize Tragédies, & ne fut couronné que cinq fois. Il se vit enlever le prix par de misérables poëtes qui n'avoient pas la moindre étincelle de génie : mais ce qui devoit le consoler, c'étoit de voir Socrate assister régulièrement à la représentation de ses pièces, & reconnoître que la sagesse & la vertu les avoient dictées.

Les Athéniens qui allèrent à la conquête de Sicile ſous les ordres de Nicias, ayant été défaits & mis en eſclavage, les ſoldats rachetèrent leur vie en récitant les beaux vers d'Euripide.

Les plaiſanteries d'Ariſtophane & des autres auteurs comiques qui divertiſſoient le public aux dépens de notre poëte, l'obligèrent de ſe retirer à la Cour d'Archélaüs. Ce Prince reſpectable attiroit auprès de lui l'élite des grands hommes. Il eut la plus grande vénération pour Euripide, & le fit ſon premier Miniſtre.

Archélaüs témoignoit un jour à Euripide le deſir qu'il avoit d'être célébré dans une de ſes Tragédies ; le poëte lui dit ingénieuſement : *priez les dieux, ô Archélaüs, qu'il ne vous arrive jamais*

rien qui puisse être le sujet d'une Tragédie.

On prétend que cet illustre tragique, après trois ans de séjour à la Cour de Macédoine, fut déchiré par des chieus de chasse que quelques poëtes jaloux de sa gloire firent lâcher sur lui. Il avoit alors près de soixante-quinze ans.

Toute la Grèce fut touchée de cette nouvelle. Les Athéniens envoyèrent en Macédoine pour demander les cendres d'Euripide ; mais Archélaüs ne voulut jamais les leur accorder. Il fit élever un magnifique tombeau à sa mémoire. On dit que dans la suite les dieux frappèrent le monument d'un coup de foudre, pour apprendre aux mortels que la sagesse & la vertu ne sont pas sans récompense.

Nous avons déja parlé des démêlés de jalousie qui s'élevèrent entre Euripide & Sophocle ; ce dernier qui vivoit encore, fut bien éloigné de se réjouir de la perte de son rival. Il en versa des larmes, & ordonna à ses acteurs de paroître sur la scène sans couronnes, revêtus d'habillemens lugubres & dans l'appareil le plus triste.

Philémon fut si touché de la mort d'Euripide, qu'il disoit : *si j'étois sûr que les morts conservassent le sentiment, je me priverois de la lumière pour aller jouir de la présence de mon ami.*

On a voulu flétrir la gloire d'Euripide par des imputations qu'il est inutile de rapporter ici. Il fut appelé *l'ennemi des femmes*, parce qu'il sema

dans ſes pièces beaucoup d'invectives contre elles.

Euripide n'a peut-être pas le génie ſublime d'Eſchyle, ni le jugement parfait de Sophocle ; mais perſonne n'a mieux connu que lui l'art d'émouvoir les paſſions & d'exciter la pitié. C'eſt ſans doute ce qui a déterminé Racine à le prendre pour modèle.

« Je ne ſais, dit Longin, ſi Euripide eſt auſſi heureux à exprimer les autres paſſions ; mais pour ce qui regarde l'amour & la fureur, c'eſt à quoi il s'eſt étudié particulièrement, & il y a fort bien réuſſi ; & même en d'autres rencontres, il ne manque pas de hardieſſe à peindre les choſes : car bien que ſon eſprit de lui-même ne ſoit pas porté au grand, il corrige ſon naturel & le force

d'être tragique & relevé, principalement dans les grands ſujets. »

Il poſsède au ſuprême degré l'art de tirer parti des plus petites ſituations. Il a peint la nature avec cette naïveté charmante que nous appelons ſimplicité bourgeoiſe & un peu groſſière, mais qui, malgré tous nos dédains, eſt pour quiconque fait taire les préjugés, une ſource de délices qu'on ne trouve que dans l'antiquité.

Euripide a eu beaucoup de cenſeurs. On lui a reproché que ſes pièces péchoient par l'expoſition & le dénouement; qu'il employoit trop ſouvent les dieux & les machines; que ſes intrigues étoient irrégulières, ſes ſcènes hors d'œuvre, ſes caractères peu variés, ſes chœurs déplacés, & ſon dialogue

ſimple, bas & populaire. On a dit qu'il ſemoit à pleines mains les ſentences & les moralités; qu'il n'obſervoit pas aſſez religieuſement la décence & la dignité théatrales; qu'il étoit trop déclamateur & trop philoſophe.

Malgré tous ces défauts, Euripide ſera toujours regardé comme un modèle. On peut appliquer à chacune de ſes pièces ces vers de *Greſſet.*

Aux règles, me dit-on, la pièce eſt peu fidèle;
Si mon eſprit contre elle a des objections,
  Mes yeux ont des larmes pour elle:
Les pleurs décident mieux que les réflexions.
  Le goût par-tout marche ſans règle sûre,
  Le ſentiment ne va point au haſard;
    Le ſuffrage de la nature
    L'emporte ſur celui de l'art.

TRAGÉDIES D'EURIPIDE.

De quatre-vingt-ſeize Pièces que ce grand Poëte a compoſées, il ne nous en reſte que dix-neuf. En voici la notice.

I.

Hécube.

Suivant pluſieurs critiques, cette Pièce eſt une des plus belles d'Euripide. Les malheurs d'Hécube y ſont tracés de main de maître : tout y eſt ſimple, affectueux & touchant. Le caractère d'Ulyſſe y eſt très-bien gardé, les mouvemens de l'ame y ſont ſupérieurement développés.

Eraſme a traduit cette Pièce en vers latins; *Dolcé* en vers italiens. Le vieux

Garnier, dans ſa Troade, pièce aſſez bonne pour le temps, en a imité une bonne partie. *Racine* a pris d'Euripide cette ſituation touchante, où la veuve d'Hector tombe aux pieds de Pyrrhus.

Seigneur, voyez l'état où vous me réduiſez ! &c.

Alexandre, tyran de Phérès, fit jouer cette Pièce devant lui ; mais ſe ſentant attendri, il ſortit, quitta promptement le ſpectacle, rougiſſant d'avoir verſé des larmes.

Ce n'eſt pas aux tyrans à ſent[illegible] la nature.

I I.

Oreste.

LE premier acte est très-beau. C'est-là qu'Oreste, les yeux enflammés de fureur, & agité par les remords qui le poursuivent depuis son crime, s'écrie dans un transport qui le saisit :

Mère cruelle ! arrête, éloigne de mes yeux
Ces filles de l'enfer, ces spectres odieux ;
Ils viennent, je les vois, mon supplice s'apprête.
Quels horribles serpens leur sifflent sur la tête ?

Et dans un autre endroit.

Où fuirai-je ? elle vient, je la vois. Je suis mort.

III.

Les Phœniciennes.

CETTE Pièce reſpire le ſang & le carnage. C'eſt la Thébaïde, ſujet ſi connu, & traité par tant de Poëtes. Il y a de grandes beautés dans la ſeconde ſcène, imitée du troiſième livre de l'Iliade d'Homère. L'entrevue d'Etéocle & de Polinice eſt terrible. La haine n'a jamais été caractériſée avec tant de force. Cette ſcène a été copiée par *Senèque*, *Rotrou*, *Dolcé*, *Racine*, &c.

I V.

Médée.

EURIPIDE fut le premier Poëte qui mit sur le théâtre ce sujet terrible. *Senèque*, *Dolcé*, *Bucchanan*, *Corneille*, *Quinault*, *Longepierre*, &c. l'ont traité depuis. La Médée de Longepierre, quoique foiblement écrite, reparoît encore de temps en temps sur notre théâtre; on l'y voit même avec plaisir, graces aux talens de l'actrice qui joue le rôle de Médée.

On raconte une anecdote singulière au sujet de la Pièce d'Euripide; on dit qu'après que Médée eut fait mourir Créuse, les Corinthiens, pour venger leur Princesse, firent mourir les enfans de Médée, & que, lorsqu'Euripide voulut

voulut traiter ce ſujet, les Corinthiens lui envoyèrent ſecrètement des députés pour le prier de rejeter ce meurtre ſur Médée même, eſpérant que la grande réputation de ce Poëte donneroit cours à cette fable.

V.

Hippolyte.

L'HIPPOLYTE d'Euripide eſt un des chef-d'œuvres du Théâtre grec. Tout le monde connoît le ſujet de cette Pièce ; Racine en a traduit ou imité pluſieurs grands morceaux : mais en homme de génie, digne de ſervir lui-même de modèle à la poſtérité ; cette ſuperbe ſcène du délire de Phèdre,

> N'allons pas plus avant, demeurons, chère Œnone ;
> Je ne me ſoutiens plus : la force m'abandonne, &c.

Eſt copiée d'Euripide, act. I. ſcène VI. Nous n'entreprendrons pas de prononcer entre ces deux rivaux.

VI.

Alceste.

On eſt un peu choqué de voir ſur la ſcène, Hercule combattre avec la mort pour lui arracher Alceſte : mais ce merveilleux devoit plaire aux Grecs. La pièce offre d'ailleurs des beautés inimitables. « Quel accroiſſement de noble triſteſſe, dit le P. Brumoy, depuis l'ouverture juſqu'au dénouement, & cela ſans épiſode ! Quelle peinture dans le récit de la confidente ! Quelles images, quels traits dans les adieux d'Alceſte ! Quelle vérité dans la pompe des funérailles & dans les regrets d'Admète ! Enfin y a-t-il une ſituation plus vive & mieux ménagée que celle

de ce Prince & d'Alcefte voilée? Certainement la plume d'où tant de beautés ont coulé, demande que, fans égard aux raifons des Perrault, on foit affez équitable pour ne pas traiter de bêtifes des chofes qu'on eft encore moins à portée de condamner que de juftifier ».

VII.

Andromaque.

CETTE Tragédie fit une ſi vive impreſſion ſur les Abdérites, qu'ils furent tous atteints d'une eſpèce de folie, & que ſe croyant chacun un des Acteurs, ils déclamoient par-tout les vers d'Euripide.

Cette pièce n'offre pas le même ſujet que l'Andromaque de Racine. « Le caractère d'Hermione, dit cet illuſtre Poëte, eſt preſque la ſeule choſe que j'emprunte ici de cet Auteur ». L'Andromaque d'Euripide eſt aſſez bien conduite. Oreſte n'intéreſſe preſque point. Les plaintes d'Andromaque, réfugiée dans le temple

de Thétis, forment la plus belle élégie qui nous soit restée des Grecs.

VIII.

Les Suppliantes.

CETTE pièce sent le rhéteur, & n'est pas absolument intéressante. Les quatre premiers actes sont semés de harangues, de longues sentences & de dissertations qui éteignent le sentiment : Euripide déclame ici lorsqu'il faut remuer le cœur & ne consulter que la nature. Le cinquième présente un épisode, chose assez rare parmi les Anciens : c'est *Evadné* qui se précipite du haut d'un rocher dans les flammes qei consument son époux. On lit, avec plaisir, dans le quatrième

acte les portraits qu'Adráste fait à Théſée des ſept Capitaines qui aſſiégèrent Thébes. Celui de *Capané* eſt frappant.

I X.

Iphigénie en Aulide.

Le Génie a conduit le pinceau avec lequel Euripide, & Racine, ſon imitateur & ſon rival, ont tracé les caractères d'*Agamennon*, d'*Achille*, de *Clytemneſtre* & d'*Iphigénie*. Les deux pièces ſont admirables; mais il faudroit être bien prévenu en faveur des Anciens, pour ne pas accorder la préférence à l'Éphigénie Françaiſe. *Dolcé* & *Rotrou* ont fait d'heureuſes imitations de la Tragédie Grecque. *Gilbert* & *le Clerc* font pitié. Ils ne ſont connus que par l'épigramme de Racine:

Mais auſſitôt que la Pièce eut paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

X.

Iphigénie en Tauride.

ON eſt fâché qu'une auſſi belle pièce finiſſe par une machine.

Le ſonge d'Iphigénie, dans la première ſcène, eſt remarquable. *Guimond de la Touche* l'a imité dans ſon Iphigénie en Tauride.

ACTE I. SCÈNE II.

Au ſein de la nature & de l'humanité,
Je reſpirois le calme avec la liberté.
Au fond de leur Palais, rempli de leur puiſſance,
Je cherchois les auteurs de ma triſte naiſſance;
Quand un bruit effrayant, des gouffres du trépas
S'élève, & fait trembler le marbre ſous mes pas.
D'une ſombre vapeur l'air à l'inſtant ſe couvre;

La voûte du palais à longs sillons s'entr'ouvre:
Je fuis, & la lueur d'un pâle & noir flambeau
Ne me laisse plus voir qu'un horrible tombeau.
En ce même moment un nouveau bruit s'élève;
De ce vaste débris qu'avec peine il soulève,
Sort un jeune inconnu, sanglant, pâle, meurtri:
Il m'appelle en poussant un lamentable cri.
J'accours, & pleine encor du fatal ministère,
Dont je porte le joug, esclave involontaire,
Ornant son front de fleurs & du bandeau mortel,
Je le traîne, en pleurant, aux marches de l'autel.
Ce jeune infortuné, grands dieux! c'étoit mon frère...
Sorti du sein des morts, mon parricide père
Sembloit, brûlant encor de la soif de son sang,
Forcer ma main tremblante à lui percer le flanc.

XI.

Rhésus.

CETTE pièce n'est pas merveilleuse. C'est Rhésus tué par Diomède : cependant elle a dû faire un grand effet sur la scène Grecque. On sonne l'alarme ; le camp se réveille ; on court aux armes..... On poursuit Ulysse & Diomède. L'ouverture de l'Opéra de Thésée présente la même scène.

Avançons, avançons, que rien ne nous étonne ;
Frappons, perçons, frappons, qu'on n'épargne personne ;
Il faut périr, il faut périr !
Il faut vaincre ou mourir.

X I I.

Les Troyennes.

Le discours d'Andromaque à son fils, les pleurs, les gémissemens des Troyennes, tout coule du cœur dans cette pièce. L'intérêt y est habilement ménagé. Hécube, Cassandre, Hélène attendrissent par leurs malheurs.

M. *de Chateaubrun* nous offre, dans ses Troyennes, plusieurs belles imitations du Poëte Grec. *Séneque* & *Garnier* ont donné chacun une Troade.

XIII.

Les Bacchantes.

CETTE Tragédie eſt entièrement conſacrée à la gloire de Bacchus. Penthée eſt mis en pièce par les Bacchantes pour avoir mépriſé les Orgies ſacrées. Les Bacchantes d'Euripide ont été foiblement imitées dans notre langue;

XIV.

Le Cyclope.

C'EST l'Odyssée d'Homère qui a fourni à Euripide le sujet de cette pièce singulière. Ulysse se trouve dans l'antre de Polyphème, & emploie l'artifice pour échapper à ce monstre. Cette pièce présente trois personnages, dont les caractères sont très-bien soutenus; Silène, Ulysse & Polyphème.

XV.

Les Héraclides.

APRÈS la mort d'Hercule, Euriſtée pourſuit les enfans de ce Héros, & veut les immoler à ſon reſſentiment. Il y a de grandes beautés dans cette pièce. On eſt frappé du dévouement généreux de Macarie. Démophon joue le perſonnage d'un bon Roi. Sa réponſe à Iolas eſt fort belle. Danchet, dans ſes Héraclides, en a imité quelques endroits.

DEMOPHON.

D'un Prince malheureux prendre les intérêts,
C'eſt flatter de mon cœur les ſentimens ſecrets.
Dois-je imiter ces rois dont la crainte ſervile
N'oſa contre un tyran lui donner un aſyle?
D'Hercule ou de Théſée oubliant l'amitié,

Je pourrois voir Hylus sans douleur, sans pitié !
Bannissons des terreurs dont ma gloire murmure;
Un grand cœur ne doit point s'effrayer d'un augure.
Sur des objets trompeurs n'arrêtons point nos yeux,
Protéger la vertu, voilà l'ordre des dieux.
Toutefois du soldat qu'alarme ce présage,
Je puis, par le ciel même affermir le courage.
Avant que de livrer un combat incertain,
Alcine doit encor consulter le destin.
Je veux bien d'Apollon attendre la réponse;
Fidèle à mes sermens, quelques maux qu'il m'annonce,
Ce devoir, dont toujours je veux suivre les loix,
Est un oracle sûr qui parle au cœur des rois, &c.

Il y a des morceaux bien faits dans cette pièce, peut-être trop oubliée.

Dans Euripide, l'Oracle a demandé

une victime pour appaiser les Dieux. Personne ne veut se présenter. La fille d'Hercule s'offre à la mort. M. Marmontel, dans ses Héraclides, a rendu ce morceau de la manière suivante. Macarie y est sous le nom d'Olympie.

ACTE III.

OLYMPIE, IOLAS.

OLYMPIE.

De cela seul dépend le sort de ma famille?

IOLAS.

Oui, le ciel la protège & la venge à ce prix.

OLYMPIE.

(Apart.) *(à Iolas.)*

Je vous entends, grands dieux ! rassure tes esprits,

Le succès est certain, la victime est offerte.

IOLAS.

Qui ?

OLYMPIE.

Moi.

IOLAS.

Vous !

OLYMPIE.

A tes yeux mon ame s'est ouverte.
Tu me connois. Tu sais par quel lien caché
A la vie aujourd'hui mon cœur est attaché.
Mais l'amour dans ce cœur n'est point une foiblesse.
Il s'immole à ma gloire aussitôt qu'il la blesse.
Je sais que des débris du destin le plus beau,
La gloire est le seul bien qui nous suive au tombeau:
Hercule à ses enfans l'a laissée en partage,
Et mon sang doit payer un si noble héritage.

IOLAS.

Dans le cœur d'une mère, ah! c'est porter la mort.

Éloignons-nous ; fuyons de ce funeste bord.

OLYMPIE.

Nous, fuir ! quand les destins à nos vœux moins contraires,
Ne veulent que mon sang pour rançon de mes frères ?
Que diroit-on de nous, en voyant d'un côté
Un peuple généreux, pour notre liberté,
Se livrer aux fureurs d'une guerre sanglante ;
De l'autre, des ingrats que la mort épouvante,
Le laisser, en fuyant, au milieu du danger
Dont le trépas d'un seul eût pu le dégager ?
Mourons : c'est un triomphe, & non pas un supplice.
Non, dieux cruels ! mon cœur n'est point votre complice.
Poursuivez, accablez les enfans d'un rival ;
D'un héros que sa gloire a rendu votre égal.
Plus grands que leurs malheurs, toute votre colère
Ne les rendra jamais indignes de leur père.

Mon ſang dépend de vous ; ce cœur dépend de ſoi:
Et malgré vous, du moins, mes vertus ſont à moi.
C'en eſt aſſez, ami, je ſuis fille d'Alcide, &c.

XVI.

Hélène.

DANS cette pièce, Hélène ignore le destin de Ménélas. Cette épouse se livre à ses douleurs. Sa Confidente lui conseille de consulter la Prophéteſſe Théonoé.

HÉLÈNE.

Eh bien, chères amies, vous le voulez, j'obéis Venez dans ce palais & soyez témoins des maux que je vais entendre.

LE CHŒUR.

Nous voici prêts à vous suivre.

HÉLÈNE.

O jour malheureux! quelle affreuse sentence on va me prononcer!

LE CHŒUR.

Quel plaisir prenez-vous à prévenir ainsi vos malheurs ?

HÉLÈNE.

Qu'est devenu mon époux ? Cruelle incertitude! voit-il encore la lumière du jour ? Est-il habitant de la région des morts?

LE CHŒUR.

Jugeons toujours de l'avenir en notre faveur.

HÉLÈNE.

Hélas! j'ai supplié avec larmes le fleuve Eurotas de méclaircir sur le destin de mon époux : quelle lumière en ai-je reçu ? Non, je le vois, mon

ſort eſt de hâter mon trépas. Victime deſtinée aux parques dès le temps ou Pâris commença d'être épris de mes foibles attraits, il faut que je m'immole.

LE CHŒUR.

Vivez heureuſe; & puiſſent retomber ſur autrui ces funeſtes préſages.

HÉLÈNE.

O déplorable Troye, c'eſt pour moi que tu péris! Que Vénus à mon ſujet a fait répandre de ſang & de larmes! Que d'horreurs! quel carnage! les mères ont vu périr leurs fils, & les filles ont porté leur chevelure ſur les bords du Scamandre, pour en couvrir les tombeaux de leurs frères morts. La Grèce éplorée a fait retentir l'air de ſes

cris. Elle s'est frappée le sein, & son visage ensanglanté porte les marques de son désespoir.

XVII.

Ion.

CETTE Pièce a de grands défauts, & s'éloigne un peu de la simplicité grecque. Il y a cependant des détails heureux & des scènes attendrissantes.

XVIII.

Hercule furieux.

LA peinture vive & énergique des fureurs divines d'Alcide, est digne d'être placée à côté des plus beaux morceaux d'Euripide. Quelle situation touchante & pathétique dans le cinquième acte! Hercule furieux vient d'égorger ses fils. Revenu de ses transports, ces malheureuses victimes se présentent à sa vue. Son chœur se déchire; les remords s'emparent de son ame: il ne veut plus revoir la lumière.

X I X.

Electre.

L'ÉLECTRE d'Euripide n'est pas aussi belle que celle de Sophocle. L'exposition & le dénouement n'en sont pas naturels. Les chœurs n'y sont presque point liés au sujet. » Il y a beaucoup d'art dans l'Électre d'Euripide, dit M. Dacier : elle attache extrêmement, mais elle a des défauts considérables. Électre est reconnue dans le premier acte, & Oreste dans le second. Ces reconnoissances sont trop éloignées de la péripétie. Le caractère d'Électre y est plus dur & plus outré que dans Eschyle & dans Sophocle. D'ailleurs Castor & Pollux viennent dans une machine pour consoler Oreste & Électre, &c. »

Cette critique est judicieuse. Nous avons dit que la Pièce avoit de grands défauts ; cependant les remords d'Oreste y font beaucoup d'effet.

DE LA COMÉDIE CHEZ LES GRECS.

A L'EXCEPTION d'Ariſtophane dont nous avons des Pièces entières, il ne nous reſte plus que des fragmens ou des imitations des autres auteurs comiques grecs ; ainſi, quoique nous ayons fait de grandes pertes relativement à la Tragédie, nous ſommes encore plus riches dans ce genre que dans celui de la Comédie.

On diſtingue trois âges de la Comédie chez les Grecs ; ſavoir : l'*ancienne Comédie*, la *moyenne* & la *nouvelle*.

L'ancienne Comédie repréſentoit naïvement les aventures connues des citoyens, tournoit en ridicule les géné-

faux, les Magiſtrats, les dieux mêmes, & les nommoit publiquement. Rien n'échappoit aux poëtes ſatyriques ; ils diſtilloient leur bile ſur les objets les plus reſpectables. Les loix réprimèrent cette licence effrénée, & les poëtes n'oſant plus déſigner les gens par leurs noms, éludèrent l'eſprit de la loi, & prirent des noms imaginaires, ſous leſquels ils déſignoient d'après nature. Ils faiſoient paroître des maſques reſſemblans aux perſonnes qu'ils vouloient tourner en ridicule. Les traits en étoient ſi naturels, qu'il étoit impoſſible de s'y méprendre. C'eſt la *Comédie moyenne* ; mais elle avoit auſſi ſes abus : elle fut donc ſupprimée par les Magiſtrats. Alors on ne vit plus ſur la ſcène que des ſujets de pure invention. Thalie ſe réconcilia avec

la pudeur & l'honnêteté. La Comédie devint un miroir fidèle des mœurs, & ne présenta plus que des portraits généraux. Voilà la *Nouvelle Comédie.*

Cratinus & *Eupolis* cultivèrent d'abord l'ancienne Comédie. Le premier de ces deux Poëtes, dont Plutarque nous a conservé quelques fragmens, étoit un maître ivrogne; s'il faut en croire Aristophane, il mourut de dépit, en voyant le vin s'échapper d'un tonneau percé : il écrivit vingt-une Comédies, & remporta cinq fois le prix. L'autre en présenta dix-sept, & fut couronné sept fois. Ses vers avoient beaucoup de grace. Il périt dans un combat naval. Les Athéniens, touchés de sa perte, firent une loi par laquelle on

défendit aux Poëtes d'exposer leur vie, même pour le salut de la patrie.

ARISTOPHANE.

Cet excellent Poëte comique n'est guères connu que par ses ouvrages. On sait peu de choses de sa personne. Les uns le font Athénien, les autres prétendent qu'il naquit à Rhodes.

Lorsqu'il vint s'établir à Athènes, on lui disputa le droit de citoyen, & ses ennemis l'accusèrent devant les juges, de s'arroger un titre qui ne lui convenoit pas. Le Poëte répondit qu'il étoit fils de Philippe Athénien, & s'appliqua heureusement deux vers que Télémaque dit dans l'Odyssée.

Je suis fils de Philippe, à ce que dit ma mère;
Mais moi, je n'en sais rien: qui sait quel est son père?

Cette naïveté fit rire les Magistrats qui lui accordèrent ce qu'il demandoit.

Aristophane fut contemporain de Socrate, de Platon, d'Euripide, & des généraux Lamachus & Démosthènes. Il étoit naturellement fier, indépendant & colérique. Le siècle où il vivoit étoit fécond en charlatans, en sophistes, en caractères ambitieux, & fournissoit une riche matière à son génie railleur. Il se déclara l'ennemi de la servitude & des grands qui vouloient opprimer sa patrie. Il représenta sur le théâtre les guerriers, les magistrats, les philosophes, les artistes, les poëtes, les orateurs, & tous les membres de l'état qui le frappoient par leurs travers. Il osoit même attaquer le culte divin, les pon-

ufes, l'hiérophante, les myſtères, les dieux mêmes.

Cléon, regardé comme le plus grand Capitaine de ſon ſiècle, fut ſa première victime. Aucun Comédien n'oſa ſe préſenter pour jouer ce perſonnage devant qui tout trembloit. Ariſtophane, animé d'une noble hardieſſe, monta ſur la ſcène pour la première fois, fit le rôle de Cléon, & dévoila ſes artifices.

Nicias, *Démoſthène*, *Lamachus*, *Périclès*, *Alcibiade*, *Meton*, *Phidias*, &c. ne purent échapper à ſes traits mordans; mais *Euripide* & *Socrate* furent les plus maltraités. Il avoit une haine très-vive contre ces deux grands hommes. Euripide étoit appelé le poëte philoſophe. On ſait que les préceptes de l'ancienne philoſophie étoient op-

posés à la licence qui regnoit dans les Pièces d'Ariſtophane. Euripide & Socrate blâmoient beaucoup la Comédie. Voilà la principale cauſe de l'inimitié du Poëte. Ariſtophane traveſtit Socrate, le repréſenta ſur la ſcène comme un contempteur de la religion populaire, & comme un ſophiſte ridicule qui corrompoit la jeuneſſe. Choſe étrange! le poëte comique qui avoit lui-même blaſphêmé contre les dieux, captiva beaucoup plus les ſuffrages du peuple par ſes plaiſanteries, que le bon philoſophe avec ſes vertus & la ſageſſe de ſa morale.

On auroit ici de la peine à juſtifier Ariſtophane. Sa haine déclarée pour les deux plus grands hommes de la République, bleſſera toujours les ames hon-

nêtes. Mais cette injuſtice ne doit pas empêcher de convenir que ce poëte, dans mille autres circonſtances, étoit l'organe de l'état; qu'il travailloit avec ardeur au bien public, & qu'en dénonçant les hommes qui s'en écartoient, il mérita d'être gagé par les Magiſtrats vertueux, comme un cenſeur utile.

Entre mille exemples que nous pourrions citer pour prouver la hardieſſe de ce poëte, nous choiſirons un paſſage tiré des *Nuées*, Acte III.

Le *juſte* & l'*injuſte* ſe préſentent ſur la ſcène, & diſputent vivement pour ſavoir lequel des deux a le plus d'empire ſur les Athéniens. Allégorie fine des mœurs corrompues qui régnoient alors chez ce peuple. Voyons avec quelle liberté Ariſtophane prouve aux

ſpectateurs qu'ils ne ſont que des fripons.

L'INJUSTE.

Que diras-tu, ſi je viens à bout d'avoir raiſon contre toi ?

LE JUSTE.

J'avouerai que j'aurai tort & je me tairai; voyons.

L'INJUSTE.

Dis-moi un peu quelles gens ſont-ce que nos orateurs ?

LE JUSTE.

Des ſcélérats.

L'INJUSTE.

D'accord ; & nos faiſeurs de Tragédies ?

LE JUSTE

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

Fort bien ; & nos magistrats ?

LE JUSTE.

Des scélérats.

L'INJUSTE.

On ne peut pas mieux. Tu vois donc
n que tu as tort. Compte à présent
spectateurs ; quel est le plus grand
mbre ? sont-ce les gens de bien ? exa-
ne.

E JUSTE *en regardant de tous côtés.*

Examinons.

L'INJUSTE.

Eh bien ?

LE JUSTE *en montrant divers spectateurs.*

Les scélérats l'emportent. En voilà un que je connois. J'en vois encore là un autre ... Et ce petit maître là-bas.

L'INJUSTE.

Qu'as-tu à dire à présent ?

LE JUSTE.

Que j'ai perdu. *(Aux spectateurs)* Messieurs, prenez mon manteau. Je vais passer de votre côté. Vous êtes les plus forts.

Nous croyons qu'un poëte qui débiteroit maintenant sur le théâtre des vérités aussi dures, ne seroit pas absolument accueilli ; mais Aristophane obtint tous les suffrages.

Les Athéniens lui prodiguoient les éloges les plus flatteurs. Ils jetoient des fleurs sur sa tête, le conduisoient en triomphe dans la ville, au milieu des acclamations; & par un décret public, ils lui décernèrent une couronne de l'olivier sacré qui étoit dans la citadelle. C'étoit le plus grand honneur qu'on pouvoit faire à un citoyen.

Nous n'avons rien de précis sur la mort d'Aristophane : on croit qu'il vécut très-long-temps. Platon, son admirateur & son ami, composa en son honneur un distique dont voici le sens : *Les grâces ayant cherché par-tout un lieu pour y bâtir un temple qui durât toujours, choisirent le cœur d'Aristophane, qu'elles n'ont jamais quitté depuis.*

Les sentimens sont partagés sur ce poëte. Les uns, comme *Plutarque*, *Elien*, *Rapin*, &c. en portent un jugement très-désavantageux. Les autres, tels que *Platon*, *Aristote*, *Cicéron*, *le Fèvre*, *Boivin*, &c. le regardent comme le plus grand poëte comique qu'ait produit l'antiquité. Platon faisoit ses délices de la lecture de ce comique; Saint Chrysostôme le mettoit sous son chevet & l'inimitable Molière l'avoit étudié avec soin; il profita même de plusieurs scènes de ses Comédies.

« Jamais homme, dit Madame Dacier, n'a eu plus de finesse pour trouver le ridicule, ni un ton plus ingénieux pour le faire paroître. L'esprit attique paroît plus dans Aristophane que dans aucun autre auteur que je con-

noiſſe de l'antiquité. Mais ce qu'on doit le plus admirer en lui, c'eſt qu'il eſt toujours ſi bien le maître des matières qu'il traite, que, ſans ſe gêner, il trouve le moyen de faire venir naturellement des choſes qui auroient paru d'abord les plus éloignées de ſon ſujet; & que ſes caprices, même les plus vifs & les moins attendus, paroiſſent comme des ſuites néceſſaires des incidens qu'il a préparés. Son ſtyle eſt auſſi agréable que ſon eſprit. Outre la pureté, la netteté, la force & la douceur, il eſt une certaine harmonie qui flatte ſi agréablement l'oreille, qu'il n'y a rien de comparable au plaiſir qu'on prend à le lire. Quand il s'attache au ſtyle médiocre & commun, il le fait ſans baſſeſſe. Quand il vient au ſtyle ſublime, il s'élève ſans

obſcurité, & jamais perſonne n'a ſu faire un mélange ſi agréable de tous les différens genres d'écrire. Que l'on ait étudié tout ce qui nous reſte de l'ancienne Grèce, ſi l'on n'a pas lu Ariſtophane, on ne connoît pas encore tous les charmes & toutes les beautés du grec. »

Le P. Brumoi ne pouſſe pas la prévention pour notre poëte auſſi loin que Madame Dacier. « La Muſe d'Ariſtophane, dit-il, eſt une bacchante dont la langue médiſante eſt détrempée de fiel, & dont le poiſon dangereux reſſemble à celui de l'aſpic & de la vipère ; mais dont les ſaillies malignes & les caprices ingénieux portent plutôt leur coup qu'on ne s'en eſt apperçu. »

On a publié un dialogue dans lequel

Aristophane, un des interlocuteurs, répond ainsi aux reproches du Père Brumoi :

« La Comédie, telle que j'en avois donné le plan, étoit liée à la constitution même de l'état ; elle étoit un des principaux ressorts du gouvernement : & lorsque je me donnai tant de liberté contre Cléon & beaucoup d'autres qui avoient part à l'administration, je me conformois à l'esprit & je suivois les ordres de la République... M'eût-elle décerné une couronne de l'olivier sacré, si elle n'eût pas reconnu que j'avois rempli les devoirs d'un excellent citoyen ? le genre de Comédie dont je fus l'inventeur, étoit le seul qui convînt au gouvernement d'Athènes. Dans une démocratie dont le principe est l'é-

galité, où l'état ne peut avoir d'autre crainte, sinon que quelque citoyen trop puissant ne donne atteinte à la liberté commune, rien n'étoit plus nécessaire qu'un poëte comique qui dénonçât à ses concitoyens ceux dont l'ambition commençoit à devenir suspecte, & qui pouvoient abuser de leur crédit, soit pour corrompre les anciennes mœurs, soit pour préparer des révolutions; enfin il falloit un homme qui fût autorisé à livrer au ridicule ceux qui, par une considération usurpée, étoient à la portée de nuire à la tranquillité publique. Ce moyen plus doux que l'ostracisme, servoit en même temps de frein aux attentats de la calomnie. Cet usage de nommer qui vous paroît si cruel, étoit un engagement que l'au-

teur prenoit avec la vérité. Mes Pièces n'étoient point des satyres clandestines ; elles étoient représentées dans les jours solemnels, le peuple & les magistrats assemblés. Enfin elles étoient destinées à servir de châtiment à ces crimes envers la société, contre lesquels la loi n'avoit pas prononcé de peine . . .

« Dans une Monarchie tempérée par les loix & par les mœurs, continue toujours Aristophane, Molière a fixé les justes bornes de la liberté comique. Il a dû respecter le gouvernement qui pouvoit employer ses talens plus utilement encore qu'il ne l'a fait, en lui donnant sous main plus de faveur contre tout ce qui pouvoit blesser les bienséances de la société, contre ces disputes ridicules qui finissent quelque-

fois par devenir ſanglantes, contre la dépravation des mœurs & la confuſion des rangs, contre les fauſſes notions de l'honneur, ou, ce qui ne feroit pas moins important, contre les principes qui tendroient à affoiblir ce reſſort des Monarchies, & les dangereux exemples qui pourroient en réſulter. Enfin la Comédie fut de mon temps ce qu'elle devoit être. On dit qu'elle dégénère tous les jours parmi vous, & j'en ſuis fâché; car votre nation avoit beaucoup de traits de reſſemblance avec la mienne. »

A l'égard des bouffonneries, des extravagances & des obſcénités reprochées à Ariſtophane, M. Boivin tâche de le juſtifier, en diſant qu'il écrivoit dans un ſiècle fort corrompu. » Il avoit

pour spectateurs une foule nombreuse de pauvres, de riches, d'ignorans, de savans, & de personnes de tous âges & de toutes conditions. Il falloit plaire à tout le monde. C'est ce qui fait que nous trouvons aujourd'hui dans les pièces de cet auteur beaucoup de choses contraires à la pudeur, à la bienséance, & qui ne peuvent être du goût des honnêtes gens.... C'étoit pour les Athéniens qu'il écrivoit; il étoit donc nécessaire qu'il s'accommodât à leur goût, à leurs manières & à leurs idées. »

Nous finirons ces jugemens par le sage conseil que Quintilien donne aux critiques qui décident légèrement sur les ouvrages des anciens.

« Ce n'est qu'avec beaucoup de mo-

destie & de circonspection, que nous devons hasarder notre jugement sur d'aussi grands hommes, de crainte qu'il ne nous arrive, comme à plusieurs, de blâmer ce que nous n'entendons pas; & s'il falloit nécessairement tomber dans quelque erreur à cet égard, j'aimerois mieux que ce fût pour avoir trop loué, que pour avoir donné dans l'excès contraire. ».

COMEDIES

COMÉDIES D'ARISTOPHANE.

CET Auteur avoit fait une cinquantaine de Comédies; mais il ne nous en est resté qu'onze.

I.

Plutus.

LE Plutus est une des meilleures Pièces d'Aristophane. Le but du Poëte est de reprocher aux Athéniens leur avarice & le vil intérêt qui leur faisoit commettre des crimes.

Un bourgeois, homme de bien, rencontre un aveugle qui se trouve être le dieu des richesses. On lui rend la vue & on détrône Jupiter pour le mettre à sa place. Aristophane a tiré un très-grand parti de cette fiction ingénieuse. Sa Pièce, un des chef-d'œuvres de l'an-

tiquité, offre des traits d'une plaisanterie fine, délicate & digne de Molière. Quel enjouement! quelle admirable facilité! quelle variété de caractères! Lisez la scène de cette vieille qui vient quereller Plutus de ce que son jeune amant l'a quittée; celle du voisin de Chrémyle, qui, ne pouvant comprendre comment son ami a fait fortune en si peu de temps, lui soutient qu'il n'a pu s'enrichir qu'en friponnant. La peur de Chrémyle & des paysans à l'aspect de la *pauvreté* qui veut empêcher qu'on ne fasse recouvrer la vue à Plutus; les discours de cette déesse; le portrait qu'elle fait de l'âge d'or; l'apologie de l'indigence, &c.

Dans le premier acte, Chrémyle & Carion, son valet, paroissent sur la

ſcène avec Plutus qu'ils ont rencontré au ſortir du temple d'Apollon. Chrémyle ſuit de près le dieu des richeſſes. Après un dialogue vif & ingénieux entre le maître & le valet, ils interrogent l'aveugle qu'ils ne connoiſſent pas. *Le Grand*, dans ſon *Plutus*, a imité quelques ſcènes d'Ariſtophane.

CARION.

Holà, ho, Monſieur l'homme,
Sans te faire prier, dis-nous comme on te nomme.

PLUTUS.

Que vous importe ?

CARION.

Ah ! ah! vous faites l'inſolent.
Parbleu ! nous le ſaurons tout-à-l'heure ; autrement...

PLUTUS.

Eh ! Meſſieurs, doucement, point tant de violence :

Je me nomme Plutus.

CARION.

Tu te moques, je pense.

PLUTUS.

Non, c'est la vérité.

CHREMYLE.

Qu'entends-je ? quel bonheur!
Aurions nous pu prévoir une telle faveur ?
Mais d'où diantre sors-tu dans un tel équipage?

CARION.

Il sort apparemment de chez le vieux Harpage,
Cet avare vilain, l'opprobre des humains,
Qui, pour épargner l'eau, ne lavoit point ses mains;
Voilà ce qui le rend & si sale & si have.

On lui demande ensuite la cause de son aveuglement.

C'est, dit-il, un présent que m'a

fait Jupiter, jaloux du bonheur des hommes; car lorsque j'étois fort jeune, je le menaçai que je n'irois que chez les gens de bien, & il me priva de la lumière, afin que je ne pusse plus les reconnoître.

CHREMYLE.

Ainsi donc, si selon votre gré,
Le destin aux vertus devenoit moins contraire,
S'il vous rendoit la vue...

PLUTUS.

Aussitôt aux méchans
J'irois retirer mes présens.

CHREMILE.

Et les bons?

PLUTUS.

Ah! pour eux vous me verriez tout faire.
A les bien caresser je mettrois tous mes soins,

Car je n'en ai pas vu depuis mille ans, au moins.

CARION.

Il faut que ces gens-là ne se montrent plus guères,
Ou que le moule en soit perdu ;
Car moi qui, grâce au ciel, ai la vue assez claire,
Si j'en vis jamais un, je veux être pendu.

CHREMYLE.

Au nom des gens de bien, dont le nombre est si rare,
De vos dons envers moi ne soyez point avare ;
Et si la probité, l'honneur, la bonne foi,
Pour fixer vos faveurs, sont la route certaine,
Ma maison que voici vous offre assez d'emploi.
Vous chercheriez en vain dans le reste d'Athènes,
Un plus honnête homme que moi.

PLUTUS.

Tel eſt de tous les gueux l'ordinaire langage.
Ont-ils beſoin de mon ſecours ?
L'honneur, la probité règnent dans leurs diſcours :
Mais de mes dons à peine ils ont connu l'uſage,
Qu'on les voit aux vertus renoncer pour toujours.

CHREMYLE.

J'en connois (& ceux là je vous les abandonne)
Dont tel eſt le portrait ; mais j'en connois auſſi
Qui . . .

PLUTUS

Non, vous dis-je, ils ſont tous faits ainſi ;
Et je prétends n'en excepter perſonne.

Rien n'eſt plus plaiſant que le récit de Carion dans le troiſième acte. On mène Plutus dormir dans le temple

d'Esculape, où il doit reçouvrer la vue. Le valet de Chrémyle raconte à Myrrine la friponnerie des prêtres de ce temple.

CARION.

. . . Nous sommes revenus au temple du dieu, & nous avons mis sur la table les pains & tout ce qu'on a accoutumé d'y consacrer avant le sacrifice; nous avons fait brûler sur l'autel un gâteau de fleurs de farine; après quoi nous avons couché Plutus sur un petit lit, selon sa coutume, & chacun de nous s'en est accommodé un pareil.

MYRRINE.

Est-ce qu'il y avoit d'autres gens avec vous qui eussent besoin du secours du dieu?

CARION.

Il y avoit un certain homme nommé Néoclides, & qui, tout aveugle qu'il eſt, vole avec plus d'adreſſe que ceux qui voient le mieux.... Cependant le ſacrificateur éteint les lumières, ordonne un ſommeil religieux, ou du moins le ſilence, en cas qu'on entende le ſifflement du dieu ſerpent. On dort, ou l'on en fait ſemblant. Pour moi, je ne pouvois dormir; car près du chevet d'une vieille qui n'étoit pas loin de mon lit, il y avoit un excellent potage, près duquel j'aurois bien voulu me gliſſer. Mais ayant tant ſoit peu levé la tête, j'ai apperçu le ſacrificateur qui faiſoit la ronde autour de la table ſacrée, & qui enlevoit tout ce qui étoit

deſſus, comme les gâteaux, les noix, les figues, &c. & toutes les offrandes bonnes ou mauvaiſes. Il en a fait autant autour des autels, & il a ſerré dans un grand ſac tout ce qu'il a trouvé de reſte. Cet exemple me tente. Pour imiter la dévotion du ſacrificateur, je me ſuis jeté ſur le potage de la vieille.

MYRRINE.

Quoi! miſérable, tu n'as pas appréhendé la préſence du dieu?

CARION.

Si fait bien. Je craignois fort qu'il ne me prevînt. La vieille au bruit étend la main. Je feins d'être le ſerpent ſacré; je ſiffle & mords en même temps. Elle retire ſa main & ſe cache, & je profite du moment pour lapper une partie du brouet, &c.

II.

Les Nuées.

On ne ſauroit trop répéter que cette pièce fut jouée plus de vingt-trois ans avant la mort de Socrate, & que ce ſage ne put être la victime des traits mordans qu'Ariſtophane a lancés contre lui. Le poëte n'eſt déja que trop coupable, en outrageant le plus vertueux des hommes, ſans lui imputer encore l'horreur d'avoir préparé la ciguë que les *Anytus* & les *Melitus* lui préſentèrent.

Cette excellente Comédie eſt généralement admirée. Le deſſein en eſt ſingulier. Un bon villageois nommé *Strepſiade*, accablé de dettes, vient ſe

mettre à l'école de Socrate pour apprendre à tromper ses créanciers ; mais sa vieillesse l'empêche de profiter des lumières du philosophe. Il met son fils à sa place. Le jeune homme devient habile en très-peu de temps. Il dispute avec subtilité, bat son pere, & veut lui prouver par son éloquence qu'il a raison. Le père indigné contre Socrate, finit par mettre le feu à sa maison.

Socrate, perché dans un panier au milieu des airs, dans un état de contemplation, & débitant toutes les fadaises qu'Aristophane lui met dans la bouche : les disciples de ce grand homme, représentés les yeux fixés vers la terre, le teint pâle, livide, & le corps décharné : les scènes du père & du fils, du philosophe & de

son valet ; tout eſt d'un excellent comique. Ariſtophane ſavoit manier ſupérieurement l'arme du ridicule : quoique l'illuſion théatrale ſoit détruite pour nous, la pièce fait encore un ſingulier plaiſir à la lecture, par l'excellence des caracteres, & le ſel comique qui y eſt répandu. L'Hymne aux nuées eſt fort belle. Le Dieu tourbillon mis à la place de Jupiter, eſt une idée heureuſe. Strepſiade, dit Fontenelle, eſt le vrai *Bourgeois Gentilhomme*, par la difficulté qu'il a d'apprendre, par ſes mépriſes continuelles, & par la naïveté avec laquelle il rend ce qu'il a appris. Il reſſemble fort auſſi à *Georges Dandin*, quand il ſe plaint d'avoir épouſé une femme de la ville, lui qui étoit un homme de la campagne.

Madame Dacier étoit si passionnée pour cette Comédie, qu'elle ne pouvoit la quitter. Elle l'avoit lue près de deux cents fois.

Pour faire connoître la maniere de cet Auteur, nous allons détacher une scène de cette pièce.

ACTE PREMIER,

SCÈNE II.

STREPSIADE, CENAGORAS, *Valet de Socrate.*

STREPSIADE.

..... Après avoir invoqué les Dieux, je m'en vais à l'école de ces grands Philosophes, me mettre à étudier les belles choses qu'ils enseignent. Mais, vieux, pesant & sans mémoire,

comment pourrois-je apprendre les plus fines ſubtilités de toutes ces belles ſciences ? Allons, il ne faut pas ſe déſeſpérer; heurtons à cette porte. Holà, garçon !

CENAGORAS.

Qui eſt-ce qui heurte là-bas ?

STREPSIADE.

Strepſiade, fils de Phidon, du bourg de Cicyne.

CENAGORAS.

Va te promener. Tu es bien groſſier & bien mal-appris, de venir, ſans aucune conſidération, heurter de toute ta force, avec les pieds; tu m'as fait perdre une choſe que je ne voudrois pas oublier pour quoi que ce fût.

STREPSIADE.

Je vous prie de m'excuser ; car je suis des champs, de bien loin d'ici. Quelle est donc l'idée que j'ai malheureusement interrompue ?

CENAGORAS.

Il n'est permis de révéler ces mystères qu'aux personnes initiées.

STREPSIADE.

Dites donc hardiment, car je viens pour m'initier à cette école.

CENAGORAS.

Je me rends, mais songez au moins que ce sont-là de grands mystères. Socrate demandoit tout à l'heure à Chairéphon, combien une puce sauroit

de longueurs de ses petites pattes; car il faut noter qu'une puce s'étoit attachée au sourcil de Chairéphon, & avoit sauté de-là sur la tête de Socrate.

STREPSIADE.

Et comment a-t-il mesuré cela?

CENAGORAS.

On ne peut pas plus ingénieusement; car ayant fait fondre de la cire, il y a plongé les pattes de l'insecte, qui s'est trouvé avoir des souliers. La cire refroidie, on s'en est servi pour mesurer l'espace.

STREPSIADE.

O Jupiter, que de finesse d'esprit!

CENAGORAS.

Ce seroit bien autre chose, si vous

ſaviez une admirable réflexion de Socrate.

STREPSIADE.

Quoi? dites-la moi, je vous conjure.

CENAGORAS.

Chairéphon lui ayant demandé ſi c'eſt du derrière ou d'ailleurs que chantent les couſins.....

STREPSIADE.

Eh bien, que lui a-t-il répondu?

CENAGORAS.

Il lui a dit que ce petit animal a l'inteſtin fort étroit, & que le vent y paſſant avec violence, il faut de toute néceſſité que le derrière du couſin faſſe ce bruit.

STREPSIADE.

Le derrière du coufin eft donc une trompette ? La plaifante chofe ! Ah, que celui qui a fait cette belle découverte eft heureux ! Ah, qu'un accufé fe moqueroit bien de fes Juges, avec ces belles connoiffances !

CENAGORAS.

Il y a quelque temps qu'une belette lui fit perdre une belle penfée.

STREPSIADE.

Comment, je vous prie ?

CENAGORAS.

Comme il obfervoit le cours de la lune, & qu'il avoit la bouche ouverte en regardant le ciel, cette méchante

bête y laiſſa tomber ſon ordure. . . .

. . . .

Hier au ſoir nous n'avions rien à ſouper.

STREPSIADE.

Eh bien, comment ſe tira-t-il de cette affaire ?

CENAGORAS.

Il répandit de la pouſſiere ſur la table ; & tandis que d'une main il amuſoit ſes auditeurs avec un compas, de l'autre, il décrocha adroitement un manteau avec un fer recourbé.

STREPSIADE.

Après cela, admirerons-nous encore Thalès ? Allons, ouvrez-moi promptement cette école de ſageſſe. Montrez-

moi Socrate; car je brûle d'être adepte. Ouvrez donc. (*On ouvre.*) O Hercule! qui ſont ces animaux-là ?

CENAGORAS.

Le voilà bien étonné. A qui les comparez-vous, s'il vous plaît ?

STREPSIADE.

Aux priſonniers de Syle : ils en ont en vérité tout l'air. D'où vient qu'ils ont les yeux fixés en terre ?

CENAGORAS.

Il cherchent ce qu'elle a dans ſes entrailles.

STREPSIADE.

Ils cherchent donc des oignons, &c.

III.

Les Grenouilles.

ARISTOPHANE, dans cette pièce, pique vivement *Euripide*, parodie ses Tragédies, & ne l'épargne ni du côté des mœurs, ni du côté de la naissance. Les *Grenouilles* offrent d'excellentes plaisanteries. *Bacchus* & *Xantias*, par de bons mots & des jeux de théâtre, occupent les premiers actes. Une grande partie de la pièce roule sur une dispute entre *Eschyle* & *Euripide*, pour la prééminence de la Tragédie. Ce dernier reproche à Eschyle ses grands mots forgés à plaisir, l'enflure & l'obscurité de son style, une *Niobé* qui étoit pendant tout un acte sur le théâtre, sans parler. Eschyle reproche à Euripide

qu'il eſt grand cauſeur & ſophiſte ; qu'il a un ſtyle mou ; qu'il n'a pas fait comme lui, des *Perſes* & des *ſept chefs devant Thèbes*, qui étoient des Tragédies mâles, & capables d'animer les citoyens aux grandes choſes ; mais qu'il a repréſenté des *Sténobées*, des *Phédres*, caractères vicieux & de mauvais exemple. Il dit que quoique ces hiſtoires, à la vérité, ſoient connues de tout le monde, un Poëte n'en doit pas réveiller le ſouvenir ; que pour lui, il ne croit pas avoir mis ſur le théâtre une femme amante. Euripide, eſt encore blâmé par Eſchyle, de ce qu'il habilloit quelquefois ſes héros de hâillons, afin qu'ils fiſſent plus de pitié au peuple.

Bacchus, médiateur de cette diſpute,

prend une balance, & dit à chacun des Poëtes d'y mettre un vers ou un sentence pour la peser. *Euripide* donne le premier vers de sa *Médée.*

« Plût aux Dieux que la navire Argo n'eût jamais volé sur les eaux ».

Eschyle y en met un de son *Philoctète.*

« O fleuve Sperchius, & vous bruyans amas d'eaux ».

La balance penche aussi-tôt du côté d'Eschyle, parce que ses vers sont forts, nombreux & composés de grands mots; au lieu que ceux d'Euripide sont foibles, minces, & sans consistance, &c.

Le *Reherſal*, ou la *Répétition des Rôles*, pièce très-célèbre du Duc de

Buckingham

Buckingham, reſſemble beaucoup aux Grenouilles d'Ariſtophane.

I V.

Les Chevaliers.

CETTE pièce eſt une ſatyre très-violente contre *Cléon*, tréſorier & général d'armée. Ariſtophane a deſſein de tourner en ridicule les Athéniens, qui ſe laiſſoient ſouvent conduire par des ames viles & des gens de rien. *Cléon* étoit fils d'un Corroyeur; par ſon impudence & ſon adreſſe, il étoit parvenu à s'élever aux premieres charges de l'Etat. On a mille peines à comprendre comment Ariſtophane oſa tomber ſur un homme auſſi redoutable, & naturellement fourbe & méchant. *Nouvel Alcide, il s'arme d'une maſſue;*

& ose attaquer le cerbère d'Athènes. Pour lui donner un rival digne de lui, dit M. de Fontenelle, le Poëte lui oppose un Charcutier. Toutes les qualités qu'il trouve à ce Charcutier, pour être le premier homme de la République, comme d'être ignorant, accoutumé à couper à tort & à travers, à survendre sa marchandise, à brouiller tout dans les boudins qu'il fait, tout cela est très-bien imaginé ; ainsi que les contestations de Cléon & d'Agoracrite, à qui criera le plus haut, & sera le plus méchant ; les caresses & les présens qu'ils font au peuple, &c.

Molière, dans son *Médecin malgré lui*, a pris beaucoup de traits d'Aristophane. Agoracrite ressemble un peu à *Sganarelle*, &c.

V.

Les Archaniens.

LAMACHUS, Général des Athéniens, eſt accuſé, dans cette pièce, d'avoir obtenu le rang qu'il occupe par ſa brigue & ſes ſoupleſſes. L'objet du Poëte eſt d'engager le peuple à la paix. Ariſtophane ne perd jamais de vue Euripide. Dicœopolis voulant haranguer le peuple & le toucher, va frapper à la porte du Poëte, & lui demande par charité quelqu'un de ces lambeaux tragiques, dont il a coutume de revêtir ſes perſonnages. Euripide lui propoſe pluſieurs de ſes Tragédies ; mais l'autre répond toujours ; « ce n'eſt pas cela ; il y en a une

dont le Héros eſt encore plus déplorable ». On nomme enfin *Telephe.* « Juſtement, dit le bourgeois, ce ſont ſes hâillons que je demande ». Holà ! quelqu'un, dit Euripide, qu'on m'apporte les habits déchirés de Telephe, &c.

Le quatrième acte offre un contraſte très-plaiſant. C'eſt Lamachus qui court aux armes, & Dicœopolis à un feſtin.

VI.

Les Guêpes.

C'EST une peinture fidelle de la fureur que les Athéniens avoient pour les procès. Quel sel ! quelles plaisanteries dans cette pièce ! Racine, dans ses *Plaideurs*, en a saisi les traits les plus piquans : le *Philocléon* d'Aristophane, est le *Perrin Dandin* de la pièce moderne.

VII.

La Paix.

Le Poëte veut inſpirer aux Athéniens l'amour de la paix & l'horreur de la guerre. Cléon & Braſidas venoient de mourir; & l'on étoit ſur le point de conclure un traité de paix entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Avec quelle audace Ariſtophane traite-t-il dans cette pièce les chefs de la république! On ne peut rien voir de plus libre. Il eſt aſſez ſingulier de voir la guerre arriver ſur le théâtre, un mortier à la main, pour broyer toutes les villes de la Grèce, & s'écrier : *ô déplorables mortels, que je vais vous faire ſouffrir!* Elle appelle le *tintamare*

pour lui demander des pilons. Cette ſcène offre des alluſions à la guerre que faiſoient alors les Athéniens. Les pilons étoient Cléon & Braſidas, &c. Il n'y a rien de ſi plaiſant que *Trigée* monté ſur un eſcarbot, & rencontrant dans les airs ces eſprits égarés qui cherchoient des dithyrambiques.

VIII.

Les Oiſeaux.

IL s'agit dans cette pièce de deux Athéniens, qui, pour éviter la fureur des procès, s'aviſent de ſe tranſporter au pays des oiſeaux, & leur perſuadent de bâtir une ville qu'ils nomment *Néphélococugie*, dont un des Athéniens fugitifs devient le Roi.

« Cette pièce, dit Boivin, eſt d'un caractère, ſingulier, & peu conforme aux idées de notre ſiècle. Le ſujet en eſt bizarre ; les acteurs ſont pour la plupart des oiſeaux. Le théâtre repréſente une ville bâtie en l'air.... La manière dont Ariſtophane traite les Dieux dans toute cette Comédie, fait

assez voir ce qu'il pensoit sur la religion. Il semble qu'en la faisant, il ait voulu se moquer des Dieux & des hommes. C'est une satyre continuelle de la religion, des mœurs & du gouvernement Athénien ».

L'acte troisième est sans contredit le meilleur de la pièce. Les scènes du Poëte croté, de l'imposteur, de Meton le Géomètre, du Magistrat, & du crieur d'Edits, sont excellentes & d'un bon comique.

SCÈNE IV.

Le Poëte crotté vient offrir ses services à Pistheterus, le Souverain de Néphélococugie.

LE POETE.

Je suis des neuf savantes sœurs ;

Le fidèle Ministre ;
Mon chant du plus doux miel égale les douceurs.
Je . . .

PISTHETERUS.

J'entends, vous êtes le valet des Muses. Vous avez de grands cheveux pour un valet.

LE POETE.

Parlez mieux, de grace. Les Poëtes sont les ministres, les favoris des Muses. . . . J'ai composé d'excellens vers lyriques sur vôtre Néphélococugie. J'en ai fait de toutes les façons, & quelques-uns même à l'imitation de Simonide.

PISTHETERUS.

Vous en avez fait ! & depuis quand ?

LE POETE.

Il y a long-temps que je vante cette fameuſe ville.

PISTHETERUS.

Eh! le ſacrifice que je fais préſentement, n'eſt-ce pas celui de ſa fondation? Et ne viens-je pas de lui donner un nom, comme à un enfant qui ne fait que de naître?

LE POETE.

Tel qu'un courſier plus prompt que les éclairs,
Parcourt l'olympique carrière,
Telle, pour les neufs ſœurs, fend le vague des airs
Une infatigable courrière.
Mais, ô père ſacré, grand' fondateur d'Etna,
Récompenſe mes ſoins . . . .

PISTHETERUS.

Ce peste de Poëte-là ne nous laissera pas en repos, si nous ne lui donnons quelque chose pour nous débarrasser de lui. Eh! Mandore, tu as une casaque & une veste. Donne-lui ta casaque. Tenez, on vous donne cela: aussi bien paroissez-vous tout morfondu.

LE POETE.

Ma Muse noble & hautaine
Aime les cœurs bienfaisans;
Sans s'abaisser & sans peine
Elle accepte les présens.
Mais, ô héros adorable!
D'une oreille favorable,
Daigne entendre ces beaux vers
De l'harmonieux Pindare....

PISTHETERUS.

PISTHETERUS.

Je vous le dis, cet homme-ci ne nous laiſſera pas en paix.

LE POETE.

Sur une rive barbare,
Affreux ſéjour des hivers,
L'infortuné Straton, en de vaſtes déſerts,
Erre avec le Scythe Nomade.
Son corps languiſſant & malade,
Aux injures de l'air en tout temps expoſé,
N'oppoſe aux aquilons qu'un vètement uſé.
Sa veſte par lambeaux, honteuſe, mépriſée,
Craint les yeux du public dont elle eſt la riſée.

Comprenez-vous ce que je dis?

PISTHETERUS.

Je comprends bien que vous demandez une veſte. Eh! donne-lui auſſi

ta veſte. Il eſt raiſonnable de faire du bien aux poëtes. Prenez cela & allez-vous-en, &c.

SCÈNE V.

Le poëte ſe retire. Piſtheterus eſt prêt à commencer le ſacrifice, lorſqu'un impoſteur qui débite des oracles arrive ſur la ſcene & lui crie :

Arrête, ne touche pas à la victime.

PISTHÉTERUS.

Eh! qui es-tu, toi?

L'IMPOSTEUR.

Qui je ſuis? je ſuis le porteur des oracles.

PISTHETERUS.

Va te pendre, toi & tes oracles.

L'IMPOSTEUR.

Ah, malheureux! ne méprise pas ainsi les choses sacrées. Il y a un oracle de Bacis qui parle ouvertement de Néphélococugie.

PISTHETERUS.

Si cela est, pourquoi n'en donnois-tu pas avis avant qu'on bâtît cette ville?

L'IMPOSTEUR.

Le ciel ne le permettoit pas.

PISTHETERUS.

Eh bien! je n'ai pas le loisir d'entendre ton oracle.

L'IMPOSTEUR.

Quand vers Corinthe & Sicyone,
On verra la corneille & le loup s'allier . . .

PISTHETERUS.

Que font-là les Corinthiens? qu'ont-ils de commun avec nous?

L'IMPOSTEUR.

Que d'abord à la terre on immole un bélier,
Et que pour récompense on donne
A celui des mortels qui viendra le premier
Annoncer de ma part ce que le ciel ordonne,
Chaussure neuve & vêtement entier.

PISTHETERUS.

La chaussure y est-elle aussi?

L'IMPOSTEUR.

Prenez le livre & lisez.

Pour prix d'un tel avis, qu'on lui verse du vin;
Qu'une portion légitime,
Des entrailles de la victime
Lui remplisse la main.

PISTHETERUS.

Quoi ! les entrailles y ſont auſſi ?

L'IMPOSTEUR.

Prenez le livre & liſez.

Mortel, divin mortel, ſi tu ſuis mon conſeil,
A l'aigle tu ſeras pareil.

PISTHETERUS.

Quoi ! cela y eſt auſſi ?

L'IMPOSTEUR.

Prenez le livre & liſez.

PISTHETERUS.

Cet oracle ne s'accorde guère avec celui qu'Apollon m'a dicté.

Quand un impoſteur effronté,
Le ventre à jeun, par de vains artifices,
Viendra troubler vos ſacrifices,

Sans être par vous invité,
A grands coups de fourche & de gaules,
Brisez-lui les épaules.

L'IMPOSTEUR.

Il n'est rien de ce que vous dites, ou je suis bien trompé.

PISTHETERUS.

Prenez le livre & lisez.

Rouez-le de coups de bâton :
Point de quartier, s'il ne fuit au plus vite ;
Fût-ce un aigle, fût-ce Lampon,
Fût-ce l'illustre Diopithe.

L'IMPOSTEUR.

Quoi ! cela y est aussi ?

PISTHETERUS.

Prenez le livre & lisez. Allons, hors d'ici ; hors d'ici.

L'IMPOSTEUR.

Ah ! malheureux que je ſuis !

PISTHÉTERUS.

Tu ne t'en iras pas au plus vite ? tu n'iras pas débiter ailleurs tes oracles ? &c.

I X.

Le Conseil des Femmes.

CETTE pièce est une déclamation terrible contre les femmes & contre le gouvernement d'Athènes. Une Athénienne engage plusieurs femmes à s'unir avec elle pour persuader au peuple de leur remettre le gouvernement qui étoit très-mal entre les mains des hommes. Elle vient à bout de son dessein ; les femmes s'assemblent, Proxagora est à leur tête. Les loix qu'elles établissent sont singulières, & présentent plusieurs scènes très-satyriques & très-piquantes. Entr'autres loix, elles en font une par laquelle elles ordonnent qu'il faudra passer par une vieille pour

arriver à une jeune & jolie perſonne. Il y a beaucoup d'obſcénités dans cette pièce. Le ſtyle en eſt fort élevé, & a quelque teinte de celui de la Tragédie.

X.

Les Fêtes de Cérès & de Proserpine.

C'EST dans cette Pièce qu'Aristophane tombe impitoyablement sur Euripide. Les femmes ennemies du poëte tragique, prennent l'occasion de la fête des deux déesses pour délibérer sur la manière de le perdre.

Le jugement que M. de Fontenelle a porté sur cette pièce, paroît très-sage. La fête de Cérès est bonne, dit cet ingénieux Écrivain ; il y a de la satyre sur les mœurs en général, sur deux ou trois personnes en particulier, sur quelques pièces d'Euripide, & outre cela, le jeu de théâtre m'en paroît aussi agréable que d'aucune autre Comédie d'Aristo-

phane. Tout ce que dit *Mnésiloque* déguisé en femme, pour justifier le mal que son gendre Euripide a dit de tout le sexe, est fort plaisant & très-satyrique dans les mœurs de ce siècle-là. L'apologie des femmes contre les hommes, a quelque chose de bien joli. *Vous nous appelez un mal*, disent-elles ; *mais pourquoi donc gardez-vous ce mal avec tant de soin ? si vous ne trouvez pas ce mal chez vous quand vous y entrez, que n'en êtes-vous bien aises ? si ce mal met la tête à la fenêtre, pourquoi prenez-vous tant de plaisir à le voir ? &c.*

On ne sauroit mieux se moquer d'Agathon, le faiseur de Tragédies, qu'en le faisant prier d'aller à la fête de Cérès, déguisé en femme, parce qu'on le prendra aisément pour une

d'entr'elles. . . . . Il est encore bien imaginé que ce soit Clisthène qui apporte aux femmes la nouvelle qu'il y a un homme déguisé parmi elles; parce que ce Clisthène étoit un homme fort efféminé, & qui, par conséquent, s'intéressoit aux affaires des femmes. Je crois que les rôles de Ménélas & de Persée, qu'Euripide joue pour tirer Mnésiloque d'affaire, & auxquels Mnésiloque répond comme Hélène & comme Andromède, devoient faire un effet aussi plaisant, que quand les Italiens, parmi nous, contrefont ainsi des pièces sérieuses. Il y a dans cette pièce de beaux chœurs sur Cérès & sur Proserpine. Tout cela sans doute se chantoit & faisoit une diversité fort agréable. Toutes ces Comédies

reſſembloient au Malade imaginaire, & au Bourgeois gentilhomme. Elles étoient mêlées de chants & de danſes; & dans l'état où nous les voyons, elles ont bien perdu de leurs agrémens. Ariſtophane en vouloit bien à Euripide. Il va dans cette pièce juſqu'à lui reprocher qu'il étoit fils d'une vendeuſe d'herbes.

X I.

Lysistrata.

CETTE pièce eſt très-hardie. Lyſiſtrata, femme d'un Magiſtrat d'Athènes, entreprend de procurer la paix à la Grèce. Pour y parvenir, elle engage les femmes Lacédémoniennes & Athéniennes à ſe ſéparer de leurs maris, juſqu'à ce que le traité général ſoit conclu. Rien n'eſt plus plaiſant, dit encore M. de Fontenelle, que de faire terminer la guerre du Péloponnèſe par les femmes, tant Athéniennes que Lacédémoniennes, qui ont conjuré de ne point coucher avec leurs maris, s'ils ne ſe réſolvent à faire la paix. Je ne connois point de pièces ſi pleines

d'ordures, ni plus propres à faire voir combien les anciens étoient libres. A peine puis-je croire qu'on ait joué la ſcène ou Cénéſie prie Marrine ſa femme de lui accorder ce qu'elle lui doit. On ne peut rien imaginer de plus gaillard. C'eſt quelque choſe de fort bon que la peine qu'ont toutes ces femmes à faire le ſerment que Lyſiſtrata exige d'elles ; que les efforts qu'elles font pour lui échapper dans la citadelle d'Athènes, &c.

MÉNANDRE.

MÉNANDRE fut le père & le fondateur de ce qu'on appelle la nouvelle Comédie. Il bannit du théâtre la ſatyre perſonnelle & cette licence effrénée, auxquelles on avoit ceſſé d'applaudir juſqu'à cette époque. Thalie ſe vit obligée de prendre un maſque plus décent, & l'auteur de cette révolution n'en fut pas moins applaudi, parce que ſes peintures, pour être généraliſées, n'en étoient pas moins reſſemblantes.

Chacun peint avec art dans ce nouveau miroir,
S'y vit avec plaiſir, ou crut ne s'y point voir.
L'avare, des premiers rit du tableau fidèle,
D'un avare ſouvent tracé ſur ſon modèle;
Et mille fois un fat finement exprimé,
Méconnut le portrait ſur lui-même formé.

Ce sage, cet élégant Comique naquit à Athènes, la même année qu'Epicure. Il étoit fils de Diapethes & d'Hégestrate, & disciple de Théophraste. La nouvelle Comédie qu'il introduisit dans un temps ou régnoit le libertinage d'esprit & la corruption des mœurs, rendit son nom célèbre chez toutes les nations. Les Rois d'Egypte & de Macédoine envoyèrent des Ambassadeurs auprès de lui, pour l'inviter à se rendre dans leur Cour; mais le Poëte comique préféra les douceurs de la liberté, & les plaisirs purs & tranquilles de l'étude, aux éclairs passagers des grandeurs, & aux promesses trompeuses des Rois.

Une conduite aussi sage sembloit devoir lui assurer le repos auquel il

avoit sacrifié toutes ces magnifiques espérances ; mais il ne put échapper aux traits de l'envie ; ses concitoyens ne lui rendirent pas autant de justice que les étrangers. Il fit près de cent quatre-vingt comédies, & ne fut couronné que huit fois.

Chez les Athéniens, comme dans beaucoup d'autres pays, le goût & l'équité n'étoient pas toujours les dispensateurs des lauriers. La mode, le caprice, l'esprit de parti, l'intérêt, la jalousie, l'ignorance même, présidoient souvent aux jugemens des arbitres. Le Schyte *Anacharsis* leur en faisoit le reproche. *N'est-il pas étrange*, disoit-il, *que chez les Grecs, les artistes combattent, & que ce ne soient pas des artistes qui soient leurs juges ?*

Ménandre se noya dans le port de Pyrée, où il se baignoit, & de ce grand nombre d'ouvrages qu'il avoit composés, il ne nous reste plus que des fragmens; de maniere qu'il nous est impossible d'analyser ni de faire connoître aucune de ses pièces.

Cette perte doit être d'autant plus sensible, qu'on sait que les anciens recommandoient la lecture des ouvrages de ce Poëte, & les regardoient comme des modèles parfaits de vérité, d'élégance & de simplicité. Il n'y avoit ni faux coloris, ni art mensonger; sa pureté faisoit toute sa parure.

Ménandre pensoit comme beaucoup d'écrivains. Le plan d'une pièce de théâtre, l'art si difficile de bien filer les scènes, de conduire une action, de

lui donner une juſte étendue ſans nuire à la vérité ni à la nature : cette belle ordonnance enfin, ſaiſie par bien peu de comiques, étoient, ſelon lui, tout le mérite du Poëte. Quelqu'un lui diſant un jour qu'une comédie qu'il étoit ſur le point de faire repréſenter, ne ſeroit pas prête au jour demandé: *Elle eſt faite*, répondit-il, *il n'y a plus qu'à la verſifier.* Racine a ſouvent fait la même réponſe.

Quintilien, dans ſes inſtitutions de l'Orateur, parle favorablement de Ménandre.

« Ménandre bien lu, dit cet Auteur judicieux, peut, à mon avis, procurer lui ſeul tout le fruit que ſe propoſent mes préceptes, tant il a bien exprimé l'image de la vie humaine. Telle eſt

» fécondité de son esprit dans l'invention, la facilité, la beauté du style, & dans son adresse à peindre les choses, les passions, les mœurs, &c. »

Plutarque a comparé Aristophane à Ménandre; mais il juge trop sévèrement le premier, & parle peut-être avec trop d'avantage du dernier. « Le style de Ménandre, dit-il, est pur, net, élevé, naturel. Il persuade en orateur, & instruit en philosophe. Il fait des portraits agréables de la vie civile, & fait parler les gens dans leur caractère. On se reconnoît dans ses peintures, parce qu'il suit de près la vérité, la nature, & qu'il entre dans la passion de ses personnages. Sa diction a l'adresse de s'ajuster aux différens rôles, sans négliger le comi-

que un peu fort, mais aussi sans l'outrer. En quoi Ménandre a atteint une perfection où nul artiste ne sauroit parvenir. Car, quel homme trouva jamais l'art de faire un masque qui convînt également aux enfans & aux femmes, aux jeunes gens & aux vieillards, aux divinités & aux héros ? . . . L'égalité & la souplesse de son expression sont semblables à une eau pure qui coulant le long de différens rivages, en prend les formes, les détours, les retours, sans altérer en rien sa nature & sa pureté. » Dans un autre endroit, il le compare à une prairie émaillée de fleurs, où l'on aime à respirer un air pur.

La muse de Ménandre, dit un homme de mérite, est une beauté

simple & sans fard, mais enjouée, dont les traits sont plus fins & plus frappans; plus doux que forts, plus naïfs & plus modestes que grands & fiers, mais toujours infiniment naturels.

Ce n'est pas un portrait, une image semblable,
C'est un fils, un amant, un père véritable.

Ménandre avoit formé le goût de Térence; le Poëte latin lui doit une partie de sa gloire, la peinture des mœurs, le sage emploi des sentences, les fines railleries, l'art du dialogue, la noblesse d'expression, la pureté du style. César fait un éloge flatteur du Poëte grec, en appelant Térence un *demi-Ménandre*.

Appollodore s'est aussi fait un nom

dans la nouvelle comédie : il adopta les principes de Ménandre, dont il étoit contemporain. Le *Phormion* & l'*Hécyre* de Térence, sont tirés de ce Poëte.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

TRAGÉDIES DE SOPHOCLE.

Fin de la Table.



